La défense du poëme héroïque...

LA DEFFENSE DU POËME HEROÏQUE,

AVEC QUELQUES REMARQUES Sur les Oeuvres Satyriques du Sieur D***

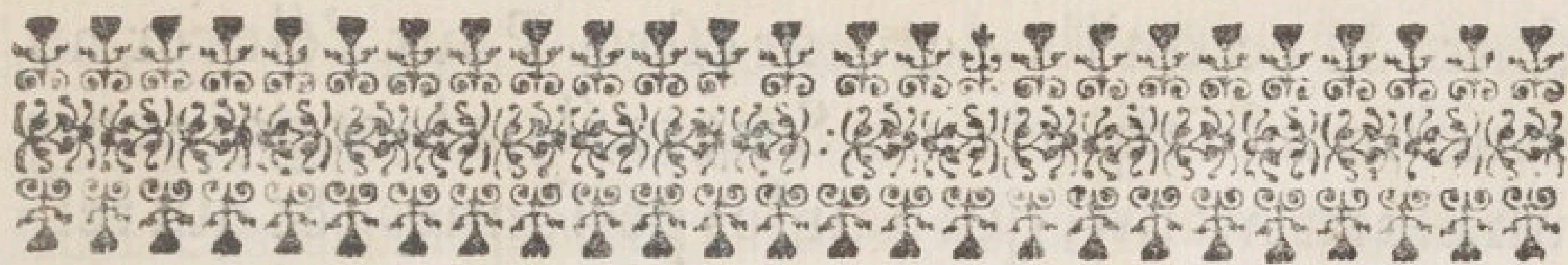
Dialogues en Vers & en Prose.

par S.t Sorlin Desmarets



A PARIS,
Chez JACQUES LE GRAS, au Palais.
NICOLAS LE GRAS, au troisiéme Pilier de la grande Salle du Palais, à L. Couronnée.
AUGUSTIN BESOIGNE, dans la grande Salle du Palais, vis à-vis la Cour des Aydes.
Et CLAUDE AUDINET, ruë des Amandiers, à la Verité Royale, devant le College des Grassins.

M. DC. LXXIV.
Avec Privilege du Roy.



PREFACE.



Oicy une guerre d'esprit, bien injurieuse dans l'intention de celuy qui attaque, bien peu dangereuse pour ceux qui sont attaquez, & assez divertissante pour ceux qui doivent juger du different. Celuy qui combat la Poësie Heroïque, & qui pretend donner des loix à tous les Poëtes, s'est si bien dépeint luy-mesme par ce dernier vers de son Art Poëtique,

Plus enclin à blamer, que sçavant à bien faire,

qu'il seroit difficile à un autre de le mieux dépeindre, bien qu'il veüille que l'on croye le contraire. Mais dans son emportement contre ceux qu'il a pretendu mettre en pieces, il faut l'arrester, afin qu'il reçoive à son tour des leçons, pour ne le laisser pas triompher impunément parmy ses admirateurs.

Celuy qui sçait bien qu'il n'a autre talent que la Satyre, doit au moins sçavoir ce que c'est que l'esprit & la fin de la Satyre, qui est de reprimer les vices en les rendant ridicules, & de faire voir aux vicieux par des peintures generales, ce qu'ils

ſont, & ce qu'ils doivent eſtre. Pour s'élever au raiſonnable eſprit de la Satyre, il ne faut pas avoir un eſprit malin, qui hait les perſonnes, & qui reſpecte les vices; évitant de parler des plus dangereux, ou n'en parlant que par moquerie. Il faut avoir une grande ſageſſe, qui eſt ſi rare, une intention droite pour la correction des hommes, & une delicateſſe de ſens pour bien juger, & pour toucher ſolidement & finement les matieres, qu'il faut traiter en Maiſtre, & non pas en Eſcolier; & l'on ne doit pas ſe ſervir de la plume, comme un furieux ſe ſert d'une épée, pour maſſacrer tout ce qu'il rencontre.

Celuy qui dit qu'il a entrepris d'écrire contre les vices, & qui dit d'abbord au Roy.

Moy la plume à la main je gourmande les vices, doit donc eſtre ſage, & ne doit pas en ſuite faire des Satyres contre la ſageſſe & contre la raiſon, puis que ce n'eſt que par la raiſon qu'il peut combattre les vices: Et celuy qui veut ſe moquer des Poëtes, & donner des preceptes pour toutes ſortes de Poëſies, doit eſtre grand Poëte, correct, avancé en âge, & en reputation, comme eſtoit Horace, qui eſtoit grand Philoſophe, grand Poëte, d'un gouſt le plus rafiné qui fuſt jamais; & qui a meſme donné dans ſes Satyres d'excellens preceptes de la vertu.

Il ne faut pas qu'un Poëte Satyrique ſe faſſe

voir Ecolier en ſentimens, & en Poëſie. Horace & Juvenal n'ont jamais rien dit qui ne fuſt de bon ſens, n'ont jamais fait un méchant vers, n'ont rien fourré d'inutile pour achever leur meſure, n'ont jamais employé ny parole ny comparaiſon baſſe, bien que dans le ſtile bas de la Satyre; & n'ont point rebattu dix fois une meſme perſonne pour la meſme choſe.

Mais il ne faut pas ſous le titre de la Satyre exercer ſes inimitiez, & répandre ſes penſées libertines. La Satyre eſt contraire aux loix divines & humaines; & parmy nous elle ne doit pas s'authoriſer par l'exemple de ce qui s'eſt fait parmy les Payens. Elle a eſté ſupportée parmy eux, quand elle n'a pris autre licence que d'accuſer les vices publics, ne nommant jamais une perſonne pour vicieuſe, ſi elle n'eſtoit bien diffamée; comme quelque ſcelerat, quelque fameux débauché, ou quelque ſignalé avare. Horace marque les bornes de la Satyre, quand il dit, Sat. 4.

Si quis erat dignus deſcribi, quòd malus, aut fur,
Quòd mœchus foret, aut ſicarius, aut alioqui
Famoſus.

Enfin la Satyre n'a jamais décrié que ceux qui ſe décrient eux-meſmes: mais celuy qui veut faire paſſer pour ridicules des hommes eſtablis en eſtime, croit qu'il ſera jugé plus grand d'eſprit, plus

il ſe fera voir hardy à médire. Il fait bien connoiſtre qu'il eſt plus ennemy du merite que du vice ; puiſqu'il ne nomme jamais un vicieux; mais ſeulement ceux dont les ouvrages ſont eſtimez, les uns plus , les autres moins : car pour ceux qui n'ont pas la force de ſe ſoûtenir, c'eſt eſtre bien lâche que de les attaquer.

Il a pretendu ſe mettre au deſſus de tous en s'établiſſant le cenſeur de tous ; mais cette humeur de cenſurer ne convient pas à un jeune Poëte, qui dans l'impetuoſité de ſon âge ſe trouve flaté en s'exerçant à la Satyre, à cauſe du grand avantage qu'elle luy donne parmy des eſprits diſpoſez à aimer la médiſance, & à ſouffrir les deffauts d'un Poëte, pourveu que quelqu'un ſoit nommé & mocqué. Meſme bien que le nom ſoit ſouvent repeté par la ſterilité de l'Autheur, les eſprits communs ne laiſſent pas d'en rire toûjours: mais ceux qui ont le gouſt rafiné, haiſſent ces repetitions, qui marquent la pauvreté de l'eſprit du Poëte, & ſont ennuyeuſes aux perſonnes de bon gouſt, qui attendent touſiours quelque choſe de nouveau. Cependant les mediocres eſprits, qui ont aimé la Satyre dans le temps qu'elle leur a eſté prononcée d'un magnifique ton de voix avant l'impreſſion, ſe trouvent obligez à maintenir leur approbation , quand la piece eſt imprimée ; bien qu'elle ait perdu beaucoup de

ſon agréement, eſtant dénuée du ſecours impoſteur de la forte prononciation.

Un Satyrique croit eſtre en ſeureté, & aſſeuré de ſon merite, en recitant devant pluſieurs perſonnes, qui par faute de ſçavoir & de lecture, croyent que ce qu'ils loüent eſt de l'invention de celuy qui recite, & ne ſçavent pas que la penſée eſt ſouvent d'un Poëte ancien. Toutefois celuy qui en reçoit les loüanges ne ſort point de ſa gravité, quoy qu'il ſente bien qu'il eſt le plus loüé de ce qui n'eſt pas de luy; & il eſt ſi injuſte, & ſi aveuglé par ſon amour propre, qu'il enfle ſa vanité à proportion de l'applaudiſſement, qui appartient à Horace, ou à quelque autre Poëte, dont la richeſſe peut ſervir encore à reveſtir la nudité des ſteriles Ecrivains.

Pour le guerir de ſa preſomption exceſſive, il eſt beſoin de luy faire connoiſtre qu'il n'eſt pas ſi grand Poëte qu'il penſe: car la parfaite Poëſie demande tant de talens divers, tant de connoiſſances, & tant d'experiences, que ce n'eſt pas un fruit de la jeuneſſe. Le Prin-temps ne porte que des fleurs legeres & paſſageres, & l'Automne porte des fruits de bon gouſt, & dont pluſieurs paſſent la rigueur des Hyvers. Il faut avoir fait autre choſe que des Satyres, avant que de donner des preceptes aux Poëtes. Horace avant que de faire ſon Art Poëtique en faveur des jeunes Pi-

ſons, avoit fait des Odes admirables; & il a bien fait voir que la Satyre n'eſt pas une Poëſie, quand il a dit.

Neque ſi quis ſcribat uti nos
Sermoni propiora, putes hunc eſſe Poëtam.
Ingenium cui ſit, qui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

C'eſt à dire.

N'eſtimeZ pas Poëte un qui fait comme nous
En des termes de proſe un vers facile & doux;
Mais celuy dont l'eſprit divinement invente,
Et qui ſemble chanter d'une bouche tonnante,
Touſiours d'un vol égal ſoutenant ſon renom,
Celuy-là de Poëte a merité le nom.

On commence la Satyre, on la pourſuit, & on la finit comme on veut. Il n'y a ny regle, ny invention, ny ordre, ny élevation d'eſprit, ny ce que l'on appelle tranſport Poëtique: tout cela ne convient point à la Satyre. Il a beau s'y relever par fois en termes, pour faire croire qu'il eſt Poete, ce n'eſt point là le lieu de s'élever, il faut qu'il retombe touſiours dans le bas, & il ne doit point le quitter, ſelon le precepte d'Horace ſon Maiſtre.

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

C'eſt à dire.

Nul ne doit par un vers tragique
Traiter une choſe comique.

Or la Satyre eſt ſans doute un ſujet comique. Auſſi Horace ne s'y eſt point élevé en diction ny en grandes figures, comme dans ſes Odes : & il dit que dans les ſatyres il faut extenuer ſes paroles.

Extenuantis eas conſultò.

Car il faut donner à chaque choſe la façon de les exprimer qui luy convient. Il faut entreprendre de grands ſujets, pour faire voir de quoy l'on eſt capable : Il ne ſuffit pas d'avoir leu Horace, & d'en traduire quelques preceptes, pour s'eriger en Maiſtre des Poetes. Il faut avoir un genie inventif, élevé, iudicieux & fin, pour faire toutes ſortes de Poeſies, à une ſeule deſquelles ce pretendu Maiſtre n'a oſé toucher, n'eſtant pas meſme capable de faire un Sonnet, ny d'arrondir une Stance.

Si la Comedie des Viſionnaires eſtoit encore ſur le point d'eſtre conceuë, on y pourroit adiouſter un aſſez plaiſant perſonnage, d'un Docteur Ecolier, qui voudroit enſeigner à faire ce qu'il n'a iamais fait, & ce qu'il ne ſçauroit faire : qui pretendroit ſe mettre au deſſus de tous les Poetes en diſant du mal de tous : qui pour ſe faire eſtimer un eſprit ſublime, auroit cru qu'il ſuffiroit de traduire un ancien traité du ſublime ; & qui inſtruiroit un Poete pour conduire par ſes vers un Roy Tres-Chreſtien aux bords du Rhin, avec le ſeul

ſecours des Fables Payennes, pour en combattre le Dieu limonneux, pour mettre en fuite toutes ſes Naïades, & pour effrayer encore & mettre en deroute toutes celles de la Meuſe, de la Moſelle, du Doux, & tant d'autres.

On a iugé à propos de deffendre la Poeſie Heroïque contre les réveries d'un tel Docteur, & de faire une legere Cenſure de toutes ſes Satyres: car on ne peut donner un autre nom à toutes les Oeuvres de ſon Recüeil, puis qu'il n'y a ny Epiſtre, ny Art Poetique, ny Lutrin, qui ne ſoit une Satyre; & il s'y pourra voir luy-meſme comme dans un miroir, qui ne le flatera point, qui ne ſe laiſſera pas étourdir par ſa voix, & qui luy fera connoiſtre quelles ſont les bornes de ſa capacité & de ſon merite.



LA DEFFENSE DU POËME HEROÏQUE.

DIALOGUES.

DIALOGUE I.

DORANTE, PHILENE, DAMON.

DORANTE.



Nous venons réveiller tes pensers solitaires.

PHILENE.

Où se sont assemblez deux esprits si contraires?
Dorante est moderé, judicieux, sçavant;
Et Damon du bon goust s'écarte assez souvent;

En l'amour des plaiſirs veut que nul ne l'égale,
N'aime que la débauche, & ſa fauſſe morale.

DAMON.

I'ay toûjours approuvé tes juſtes jugemens,
Qui ſouvent mont guery de mes faux ſentimens.
Auſsi de nos debats nous t'avons fait le juge.

DORANTE.

Contre toutes erreurs Philene eſt mon refuge.
Car le bon gouſt eſt rare, ainſi que la vertu;
Et jamais le bon ſens ne fut tant combattu.
Nous ſommes en debat ſur quelques loix nouvelles.

PHILENE.

Et vous m'avez choiſi pour vuider vos querelles?

DORANTE.

Puis nous venons joüir dans l'aimable ſaiſon,
Des plaiſirs que tu prens en ta belle maiſon.
Tout y plaiſt, tout y rit, tout y fait bien connoiſtre
L'eſprit, la politeſſe, & le ſoin de ſon Maiſtre.

DAMON.

Ce parterre éblouït par ſes vives couleurs.

DORANTE.

On y voit à l'envy briller toutes les fleurs.

DAMON.

Et de ce pur ruiſſeau j'aime l'eau babillarde,
Qui court par les cailloux, ſans qu'un ſeul la retarde.

DORANTE.

Enfin hors de la ſerre on voit les orangers.

DAMON.

Que promettent de fruits les fleurs de ces vergers!

DORANTE.

J'aime ce promenoir ſur le bord de la Seine,
Qui découvre aux regards & Paris & la plaine.

DAMON.

Mais tes yeux ont icy des objets trop divers,
Qui ne permettent pas d'y compoſer des vers.

PHILENE.

C'eſt icy toutefois que ma veine eſt plus forte,
Que le grand air l'anime, & qu'elle me tranſporte.
L'ombre des Cabinets ne l'émeut pas ſi bien.

DORANTE.

Lors que l'eſprit travaille il ne regarde rien.
Enfin tu dois icy vuider noſtre querelle.
L'Eerreur fait des arreſts : la Raiſon en appelle.
On ne parle par tout que de nouveaux decrets,
Que n'aguere on chantoit dans quelques lieux ſecrets,
Qui par des mouvemens d'ignorance & d'envie
Aux Poëmes divins veulent oſter la vie.
Maintenant on en lit les ſens deffectueux,
Dépourvus du ſecours des tons impetueux,
Les rimes d'Ecolier, les méchantes ceſures,
Que cachoient de la voix les fortes impoſtures.
La belle impreßion ne cache nuls deffauts,
Et fait honte à loiſir à tous jugemens faux.
On a, pour bien juger, liberté toute entiere.

DAMON.

Il faut de nos débats t'apprendre la matiere.
Phebus, de son Parnasse a mandé dans ces lieux
Qu'il faut des nobles Vers bannir le serieux:
Que le Dieu des Chrétiens, les Demons, & les Anges,
Aux Lecteurs enjoüez sont des noms trop étranges:
Qu'il faut avoir recours aux contes fabuleux,
Si l'on veut dans les vers mesler le merveilleux.
Que la Muse en riant doit piquer pour nous plaire.

DORANTE.

Mais tout ce qui fait rire, est pour le goust vulgaire.

PHILENE.

Pour moy je ne connois ny Muses, ny Phebus.
Ie suis bien détrompé des antiques abus.
Qui les suit, dans l'erreur à tout pas s'embarrasse,
Les chemins sont rompus qui menoient au Parnasse.
Pegaze & les neuf Sœurs ne sont plus de saison.
Ie veux pour mon secours Dieu seul & la raison.
Dans l'amour, au theatre, & dans les jardinages,
Des faux Dieux on permet les noms & les images:
Mais soüiller de leurs noms nos sujets serieux,
A nostre pure foy c'est estre injurieux.
Laissons-là des faux Dieux toute la bande vaine.

DAMON.

Mais qui donc invoquer pour animer la veine?

PHILENE.

Si nous voulons du Ciel emprunter les rayons,
Il nous faut invoquer le Dieu que nous croyons:

Si nous voulons traiter de plus foibles matieres,
De nostre seul esprit empruntons des lumieres.

DAMON.

Mais les chants les plus beaux, & les plus renommez,
A tous ces noms des Dieux nous ont accoutumez.
Rien ne plaist que la fable à ceux qui veulent rire;
Et tout le serieux leur paroist un martyre.

DORANTE.

Quoy? vouloir qu'en suivant l'abus eternisé,
L'on invoque un Demon sous Phebus déguisé?
L'on n'osera donc plus chanter une victoire,
Qu'aux fausses Deitez on n'en rende la gloire?
D'un fleuve nul jamais ne franchira les eaux,
Que le Dieu limoneux ne sorte des roseaux?
Et la fiction noble, heureuse, & bien fondée,
Ne pourra plus passer pour une riche idée?

PHILENE.

Selon tes mœurs, Damon, tu n'aimes que des Dieux
Chimeriques, brutaux, insensez, vicieux.
Mesme tu n'en crois point, bien que forcé de croire,
Celuy dont la grandeur brille en la sainte Histoire.
Et tu ne peux souffrir la force des beaux vers,
Si l'on ose invoquer l'Autheur de l'Univers;
Non par manque d'attraits de l'auguste matiere,
Mais par le seul deffaut de goust & de lumiere.

DORANTE.

Tu n'as pas de l'erreur avalé le poison,
Philene, enseigne nous, par la seule raison,

Si toutes fictions des plus hardis genies,
Des Poëmes sacrez doivent estre bannies.
Si l'Ange ou le Demon, rarement introduits,
Pour des faits importans ne seront plus produits:
Si la Muse & Phebus sont des chimeres vaines,
Seul & trompeur secours des plus steriles veines:
Si leurs noms dans l'oubly doivent estre laissez,
Depuis le grand débris des Oracles cessez,
Par le pouvoir naissant du Dieu qui les fit taire,
Qui sema les leçons de sa Loy salutaire,
Qui confondant l'erreur des Philosophes vains,
Apprit à l'Univers la science des Saints;
Et qui sceut confirmer tous ses divins Oracles,
Par le nombre & l'éclat de ses fameux miracles.

DAMON.

Non, je ne pretens pas qu'on doive contester
La Loy que nous croyons, & qu'on doit respecter:
Mais toujours le mensonge offense un saint mystere;
Et toujours dans les vers la fable est necessaire.

PHILENE.

O le sage, ô le saint, ô le respectueux!
Qu'il craint bien du vray Dieu le nom majestueux!
Il le bannit des vers; & souvent il le jure,
Mesme ne pensant pas s'il luy fait une injure.
Voy d'un tel jugement le miserable fonds,
Qui ne peut distinguer ce que tu nous confonds.
Le mensonge est honteux, mais la veine pompeuse
A le droit d'enfanter la fiction heureuse,

Qui souvent donne au vray les charmes les plus grands.
Le mensonge & la feinte ainsi sont differens.
L'un sur la verité n'a point sa base seure;
Pour porter à l'erreur forme son imposture:
L'autre qui sur le vray choisit son fondement,
Attire à la vertu par son appast charmant.

DAMON.

Non, non, la fiction ne doit jamais paroistre
Si tost que du vray Dieu le nom se fait connoistre.
Vn Maistre a prononcé que l'heroïque vers
N'aura plus dans un mois de cours par l'Vnivers:
Et que ses fictions d'ornemens embellies,
Sous l'oubly pour jamais seront ensevelies.

DORANTE.

Vn tel Maistre est pareil à quelque homme insensé,
Qui tiendroit dans un champ un grand chesne embrassé,
Qui pretendroit l'abbattre avec sa seule force,
Et ne pourroit pas mesme en détruire une ècorce.

PHILENE.

Quoy? nos vers, sur l'appuy de nos divines loix,
N'oseront plus parler de nos augustes Rois,
Dont la celebre vie & guerriere & pieuse,
Doit franchir de l'oubly la nuit injurieuse?
Et si nous celebrons le grand Dieu des Hebreux,
Ses desseins eternels, ses prodiges nombreux,
Tous ces portraits fondez sur le sacré volume,
Periront sous le trait d'une insolente plume,

Qui voudroit étouffer les sublimes beautez,
Et les brillans éclats des grandes veritez?
Ridicule fureur, telle qu'en la nuit brune
Se void celle des chiens, surpris de voir la lune,
Qui ne pouvant souffrir sa brillante clarté,
D'inutiles abbois attaquent sa beauté:
Mais pendant que leur corps ne produit que de l'ombre,
L'Astre, d'un cours égal, éclaire la nuit sombre.

DORANTE.

La Poësie epiique interesse & comprend
Tout ce qu'en son enclos le monde a de plus grand.
C'est ce que les Payens ont conceu de plus juste.
Par l'interest du Ciel, le sujet est auguste.
Sur la Religion roulent tous les grands faits;
Et sans elle quels chants éclaterent jamais?
Les Chantres plus fameux semblent, comme un tõnerre,
Ebranler tout à coup l'air, le Ciel, & la terre.
Toutefois dans les chants des Grecs & des Latins,
On ne voit que des Dieux esclaves des destins:
Mais en chantant un Dieu de puissance infinie,
Il n'est rien que n'embrasse un sublime genie.
Tout luy semble soumis: il semble qu'en ses mains
Est remis le pouvoir de l'Autheur des humains.

PHILENE.

Quoy? des esprits sans loy, brulans de jalousie,
Pretendroient sous leurs loix fouler la Poësie,
Sapper les fondemens des heroïques vers,
Nous deffendre d'ouvrir les Cieux & les Enfers,

Bannir nos veritez, qui sont toute leur haine,
Et nos chants dont l'éclat confond leur foible veine?

DAMON.

Ie me tiens à l'arrest fulminé par la voix
Dont la force a le droit de nous donner des loix.

PHILENE.

Cette tonnante voix superbe & magistrale,
A donc sur les beaux vers l'authorité fatale,
Sans que nulle raison convainque les esprits,
Du decret ridicule étonnez & surpris?
Ie mets hors de ce rang ceux qui par complaisance
Laissent tonner la voix, & gardent le silence,
Qui feignant d'admirer, & blasmant en leur cœur,
Laissent impunément triompher le Lecteur.

DAMON.

Des Grecs & des Latins la veine tousiours flate,
Et jamais ne rebute une ame delicate.

PHILENE.

Elle flate l'erreur. Et qu'ont-ils jamais dit
De plus grand que les faits d'Ester, & de Iudith,
Dont l'esprit, la beauté, les rares avantures,
De toutes passions presentent les figures?
Ont-ils de leurs Heros quelqu'un qui soit égal
Au merveilleux Moïse, à l'Egypte fatal;
Ou tel que ce grand Chef dont la parole fiere
Du Soleil s'abbaissant arresta la carriere?
Mais les Chantres Payens, manquans de verité,
Sur un fondement faux ont tousiours inventé.

De feindre ſans garend ils ont pris la licence;
Iamais leurs fictions n'eurent de vray-ſemblance.

DAMON.

Lors que des paßions ils en ont fait des Dieux,
Se pouvoit-il jamais inventer rien de mieux?
Que tout ce qu'ils ont feint dans la Metamorphoſe?
Et que d'avoir d'un Dieu reveſtu chaque choſe?

DORANTE.

C'eſt ce qu'a dit en vers un demon furieux:
Ne pouvant eſtre Dieu j'inventay mille Dieux.

DAMON.

Les vers ne parlent pas d'une façon commune.
Pour parler de la mer, Virgile dit Neptune,
Pour le pain dit Ceres, & Bacchus pour le vin.

DORANTE.

Par ce rare ſecret en eux tout eſt divin.

DAMON.

C'eſt de leurs fictions la plus ingenieuſe,
Pour rendre de leurs vers la force harmonieuſe.

DORANTE.

Dés l'enfance tels mots nous ont entretenus,
Par les tons impoſteurs des doctes prevenus;
Et ces grands noms appris ſous des Maiſtres ſeveres,
Nous ont accoutumeȥ à ces vieilles chimeres.

DAMON.

Cét art, des termes bas cache bien les deffauts.

DORANTE.

Il ſe faut ſouſtenir ſans un ſecours ſi faux.

DAMON.

Si tout plaist, si tout rit, faux ou vray, que m'importe?
Ie laisse là le vray, si le faux me transporte.

DORANTE.

Mais le seul vray semblable est aimé du bon sens.
Sans luy, pour l'emouvoir, tous vers sont impuissans.

PHILENE.

Voyons si c'est justice, ou pure jalousie,
Qui veut des grands sujets bannir la Poësie:
Si la Religion luy tranchant les destins,
Laisse maistres du champ les Grecs & les Latins:
Si les nobles esprits, aux exploits veritables
Doivent mesler les jeux des ridicules fables:
Si nostre grand Monarque ayant tout surmonté,
En Satyriques vers sera bien mieux chanté:
Et pour suivre son vol dans l'ardeur qui l'emporte,
Si la Muse bouffonne aura l'aile assez forte.
D'une trop folle erreur Damon est infecté.
Ie luy veux des beaux chants prouver la dignité.
Mais le disner est prest: une telle matiere
Merite d'occuper l'apresdisnée entiere.

Fin du premier Dialogue.



DIALOGUE II.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

DANS cette ſale, amis, tenons nous en repos:
Car aprés le repas, il n'eſt pas à propos
De reprendre ſi-toſt l'air & la promenade.
Mais un leger ſommeil au bruit d'une caſcade,
Pourroit pour peu de temps recueillir nos eſprits;
Et là ſans y penſer ſouvent il m'a ſurpris.

DORANTE.

Réveille-nous pluſtoſt par ta bouche éloquente.
Laiſſe courir les eaux de ta ſource abondante:
Puis que Damon s'attend d'apprendre par ta voix
Des heroïques chants la grandeur & les loix.

PHILENE.

Damon, toute diſpute entre nous eſt éteinte,
Si nous diſtinguons bien le menſonge & la feinte.
Les fables ont paru des charmes impoſteurs.
Nul ſage ne les crut ſur la foy des Autheurs,
Comme nous l'a décrit la plume delicate
*De * l'eſprit agreable, honneur de Samoſate,*
Qui ſe rit de l'erreur des chants les plus vantez;
Si dignes de mépris, & ſi mal inventez;

* Lucien.

Et qui faiſſant parler les Dieux & les Deeſſes,
Fait voir leurs faux plaiſirs, leurs crimes, leurs baſſeſſes.
Mais la fiction riche orne la verité.
L'une ſçait bien par l'autre augmenter ſa beauté.
Souvent la verité par la feinte eſt connuë;
Et ne paroiſtroit pas ſi belle toute nuë.
Comme on voit parmy nous briller une beauté,
Qui paroiſtroit ſans honte avec la nudité:
A qui le veſtement donne la bien-ſeance,
L'honneur, la modeſtie, & la magnificence.
Rien n'égala jamais le talent d'inventer;
Et puis qu'il eſt ſi rare, il faut le reſpecter.
Car qui ſçait inventer une belle avanture,
Suit d'un ſuperbe vol l'Autheur de la nature;
Et produiſant au jour ce qui ne fut jamais,
Imite du ſeul Dieu les admirables faits.

DAMON.

Ie ſçay des inventeurs la gloire incomparable:
Mais l'honneur d'inventer appartient à la fable.

PHILENE.

Peut-elle contenter un juſte jugement,
Puis que la verité n'eſt pas ſon fondement?
Noſtre loy nous inſtruit par des portraits aimables.
L'Evangile eſt orné d'exemples vray-ſemblables.
Celuy qui fit les Cieux, la terre, & les ſaiſons,
En tire des tableaux & des comparaiſons.
Qui ſçait mieux la nature en fait mieux les images;
Et l'Autheur les fait mieux, qui connoiſt ſes ouvrages.

En ce point sont d'accord les Critiques divers,
Que le seul vray-semblable est l'appuy des beaux vers.
D'Homere tous les chants ne sont que des mensonges ;
Et semblent un ramas de ridicules songes.
Car il ne suffit pas, pour fonder leur beauté,
Que Troye & son malheur soient une verité.
Il ne put inventer des sujets vray-semblables,
Puis que nuls de ses Dieux ne sont Dieux veritables?
Mais nostre seule loy donne en sa verité
Un fond sur qui l'on feint avec authorité.
Le vray-semblable y prend sa force toute entiere,
De la verité seule empruntant sa lumiere.
Les Grecs & les Latins, dans leur aveuglement,
De leurs mensonges seuls ont fait leur fondement.
Leurs ouvrages sont pleins d'erreur, d'extravagance.
Des termes seulement ils ont eu l'elegance.
Leurs efforts sont bornez dans les descriptions,
Dans le naif portrait des mœurs, des passions.
Mais jamais sur le faux leurs fictions fondées,
De raison ny d'esprit n'ont esté secondées.
Ainsi fut dans l'erreur toute l'antiquité,
Jusqu'au temps qu'icy bas nâquit la Verité,
Vn Dieu qui pur esprit, pour se rendre visible,
D'un homme prit le corps, & mortel & sensible :
Et confirma si bien par miracles divers,
Qu'il estoit le seul Dieu maistre de l'Vnivers.

DAMON.

Tu me parles d'un Dieu de qui la vie auſtere
Ne fut qu'abbaiſſement, que peine, & que miſere.

PHILENE.

Ie te parle d'un Dieu ſi celebre en grands faits,
Qu'au monde leurs pareils n'éclaterent jamais.
Laiſſe à part ſa morale, adore ſes merveilles.
Voy ſi jamais la fable en conceut de pareilles.
Et voy que rien de bas ne paroiſt dans les vers
Dont le fonds eſt le Dieu qui fit tout l'Vnivers;
Qui brillant en ſageſſe, & puiſſant en paroles,
Impoſa le ſilence aux trompeuſes Idoles;
Qui confondit l'orgueil des milliers de Demons,
Capables d'abyſmer les citez & les monts,
Si ſon divin pouvoir, aux Enfers redoutable,
N'arreſtoit la fureur de leur force indomtable.
Ie te parle d'un Dieu (ſeras-tu confondu)
Si long-temps annoncé, ſi long-temps attendu,
Enfin venu ſur terre, & de qui la naiſſance
Des Anges, des Paſteurs, fit la réjouïſſance,
Dont la grandeur ſupreme en ce monde arrivant,
Fut d'enhaut revelée aux Mages du Levant,
Dans de profonds reſpects fut par eux adorée,
Et d'hommages divers dignement honorée.
Je te parle d'un Dieu qui pour planter la foy
Confondit à douze ans les Docteurs de la Loy,
Qui pour premier miracle en vin convertit l'onde;
Dont la puiſſante main, en prodiges feconde,

Dans les aspres deserts multipliant les pains,
Fit naistre l'abondance, & nourrit tant d'humains;
Qui fit voir à ses loix la nature asservie,
Guerit le sourd, l'aveugle, aux morts rendit la vie,
Et fut, aprés sa mort, admiré de tant d'yeux,
Quand son vol triomphant l'enleva dans les Cieux.

DAMON.

Il faut croire ces faits.

PHILENE.

Comme nous devons croire
Vne simple, une pure, une fidele histoire,
Qui sans art, & sans pompe, est faite par les soins
De sinceres Autheurs, oculaires témoins,
Qui ramassez ensemble ont fait un seul ouvrage,
Et dont le sang versé signa leur témoignage.
De tous les temps passez les Rois n'eurent jamais
Des écrivains unis, constans en tous leurs faits.
Ce droit fut reservé pour la verité pure,
Que nul ne peut jamais accuser d'imposture.

DORANTE.

C'est là ce Dieu vivant, de qui l'eternité,
Le pouvoir la sagesse, & l'estre, & la bonté,
Nous furent enseignez par recit veritable,
Qui seul peut à nos chants donner le vray-semblable:
Et non les spectres vains des ridicules Dieux,
Que follement on feint comme habitans des Cieux,
Et dont l'Antiquité, chimerique, & honteuse,
A fait les fondemens de sa fable menteuse.

La ſimple verité doit avoir plus d'amans,
Que le traiſtre menſonge avec ſes ornemens;
Et l'on doit bien ſouffrir que nos veritez ſaintes
Découvrent leurs beautez ſous des images feintes.

DAMON.

Nos regles pour les vers ne parlent pas ainſi.

PHILENE.

Sur tes regles, Damon, tu dois eſtre éclaircy.
Ceſſe de m'interrompre, & tu pourras connoiſtre
Celuy que tous eſprits doivent avoir pour maiſtre.
Pour former un ſujet digne des plus hauts ſons,
En vain dans les Payens on cherche des leçons.
Il faut prendre une loy, certaine, indubitable,
Et qui ſeule a compris toute loy raiſonnable,
L'écrit de l'Eſprit ſeul qui crea les eſprits,
A qui livre jamais ne diſputa le prix.
De tout ſeur fondement le ſaint texte eſt la regle.
Et qui ſuit ſes chemins ſe rend ſemblable à l'Aigle,
Qui de ſon vol hardy fuyant loin de nos yeux,
Par un fixe regard void l'Aſtre dans les Cieux,
Semble ſuivre ſa voye avec ſes promptes ailes,
Et ſe perd dans les airs par des routes nouvelles.
L'Eſprit ſaint a décrit, mais non à tous momens,
Par le divin ſecours de grands évenemens.
Tantoſt Dieu meſme parle, & tantoſt par un Ange
Il conſole, il inſtruit, par d'autres il ſe vange
Des citez dont le crime a merité ſes feux.
Par Moïſe il répand ſes prodiges nombreux.

Tantost des fiers demons la furieuse envie
Veut troubler le bon-heur d'une innocente vie.
De la jeune Sara, par un dépit jaloux,
L'insolent Asmodée étouffe sept époux:
Et par mille rigueurs d'une longue souffrance,
Satan du juste Iob éprouve la constance.
*Du grand * Roy de Memphis les traistres enchanteurs*
Taschent d'imiter Dieu par leurs faits seducteurs;
Et dans l'art infernal la sorciere sçavante
*Fait paroistre au * Roy Juif * l'ombre qui l'épouvante.*
A qui lit tant de faits, sans pareils, étonnans,
De pareils inventez ne sont pas surprenans.
Ainsi l'écrit tracé d'une plume eternelle,
Des plus nobles sujets est le parfait modele;
Il contient tout precepte, il comprend tout sçavoir,
La source des humains, les regles du devoir,
Le culte des Autels, & l'histoire du monde;
Comme la mer immense embrasse de son onde
La terre en tous ses bords, & tous ses habitans.
Le saint volume encore embrasse tous les temps,
Tous les siecles passez jusques aux plus antiques,
Et les siecles futurs, par escrits prophetiques.
Il décrit les combats des vices, des vertus,
Les malheurs des mortels sous l'erreur abbatus,
Et l'on y void enfin la diverse peinture
De tout ce que produit la grace ou la nature.

* Pharaon. * Saül. * De Samuel.

DORANTE.

Si des antiques chants, malgré l'aveuglement,
La Religion ſeule a fait le fondement;
S'ils ont pour le ſuccés d'une importante guerre
Intereſſé le Ciel, l'enfer, toute la terre;
S'ils ont dans leurs ſujets ému peuples & Rois,
Si la ſeule raiſon leur en donna les loix;
Avec plus de juſtice, avec plus d'avantages,
On void le Ciel, l'enfer, émus dans nos ouvrages;
Et du Dieu tout puiſſant les innombrables faits
Nous permettent touſiours d'en feindre des portraits.

PHILENE.

Tout impie eſt confus, liſant la ſainte hiſtoire;
Puis croit la démentir ne voulant pas la croire.
Aux grands effets de Dieu rien ne peut s'égaler;
Et la feinte ſi haut n'a jamais pû voler.
Car de l'eſprit humain la nature eſt bornée.
Des limites du ſens ſa force eſt terminée.
En Dieu ſeul, qui deteſte un conte fabuleux,
La verité s'accorde avec le merveilleux;
Et le vers heroïque aura ſa gloire entiere,
S'il en peut par ſon art égaler la matiere.

DORANTE.

Donc un Dieu fabuleux dans les vers preſenté,
Des grandes actions ſoüille la verité:
Mais nulle fiction jointe à la ſainte hiſtoire,
Des grandes veritez ne peut ſoüiller la gloire.

Des mœurs, des paßions, & des forts ſentimens,
Les auguſtes ſujets aiment les mouvemens:
Mais ne peuvent ſouffrir les ridicules fables,
Que jamais le bon ſens ne jugea vray-ſemblables.
Par un deſſein jaloux on veut inſolemment
Aux ſaintes veritez arracher l'ornement,
Des nobles fictions les rencontres naiſſantes,
Les rares nouveautez touſiours divertiſſantes,
Par le torrent fecond d'un eſprit produiſant,
Qui ne peut ennuyer en s'immortaliſant,
Qui touſiours fait ſentir la pompe & l'harmonie,
Et tout ce que fait l'art avec un grand genie.
Mais par un faux eſpoir les ſteriles eſprits
Pour les plus grands ſujets affectent un mépris,
Et penſent que ſur tous ils obtiendront l'empire,
Si ne pouvant charmer, pour le moins ils font rire.

PHILENE.

Damon eſt tout confus voyant que ſon Autheur
N'eſt pas, comme il penſoit, un ſi rare Docteur.
Ses decrets ne ſont nez que de ſa noire envie,
Que de l'aveuglement d'une profane vie,
Que d'un ſterile eſprit, qui ne luy fournit pas
Des nobles fictions les aimables appas;
Qui ſans art, ſans genie, & fier dans ſa miſere,
Oſe deffendre à tous ce qu'il ne ſçauroit faire.

DAMON.

Ie ſors comme d'un ſonge, & d'un profond ſommeil.
Vne heureuſe clarté reluit à mon reveil.

Je connois que sa loy n'est qu'une fausse addresse
Pour faire des beaux vers mépriser la noblesse.
La fiction meslee avec la verité,
Au lieu de la détruire, augmente sa beauté;
Puis que tu m'as fait voir qu'il est permis de feindre
Tout ce qu'en ses écrits l'Esprit saint voulut peindre.

DORANTE.

Ce n'est qu'en faisant mieux que l'on peut se hausser
Sur ceux que par envie on voudroit abbaisser.
Qui veut voir des saints chants la fiction bannie,
Pour elle n'eut jamais d'amour ny de genie.
Quoy que sa voix declame avec un ton hardy,
Vn mediocre esprit en peut estre étourdy:
Mais ses regles en vain esperent de détruire
Tout ce que de plus grand le siecle peut produire.

PHILENE.

Il ne confondra pas les nobles inventeurs;
Et j'admire le goust de ses admirateurs,
Qui flattant de concert son audace infinie,
Luy donnent à l'envy le nom de grand genie.

DORANTE.

Jamais il ne connut ny le divin transport,
Ny des inventions l'ingenieux effort.
Sur le vent qui le porte avec joye il s'assure:
Mais si de son Recüeil une juste censure
Luy marquoit ses deffauts de sens & de sçavoir,
Que par manque de goust jamais il n'a pu voir,

Sa troupe de flateurs seroit toute confuse,
Et l'on verroit pâlir sa resonnante Muse.
Au milieu de l'encens dont il est parfumé,
Tout à coup dans la honte il seroit abysmé.

PHILENE.

Il n'entendit jamais la fine raillerie.
Il semble estre tousiours en colere, en furie.
Sa Muse en son bas rang devroit se contenir:
Et sur tout par justice il devroit s'abstenir
De donner des leçons en forme de Satyre
A ceux qui mieux que luy dans leur temps ont fait rire.
Mais il donne ses loix, comme si l'Estourneau
Vouloit par son langage enseigner tout oiseau;
Et pretendoit sur tout deffendre par ses regles,
Le chant aux Roßignols, & le grand vol aux Aigles.

Fin du second Dialogue.



DIALOGUE III.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

VOICY un pacquet que ie viens de recevoir, qui pourroit bien nous dire quelques nouvelles de la censure dont nous a parlé Dorante : Car il me vient d'un amy qui avoit esperé de l'avoir pour m'en faire part.

DORANTE.

I'en avois oüy parler, mais ie ne l'avois pas veu encore.

PHILENE.

C'est la piece mesme, comme ie le voy par le titre. *Censure des Satyres & autres œuvres de*... Il faut la lire ensemble avant que de nous separer. Mais je suis d'avis que nous sortions de cette salle, pour aller la lire, & nous reposer à l'ombre dans le iardin.

DAMON.

Voicy une heureuse rencontre. I'avois impatience de voir cette piece, & de iuger avec de bons iuges les iugemens qu'elle contient. Car qui ose corriger un homme de si haute reputation, s'expose aussi à estre iugé, & merite peut-estre luy-mesme une plus rude censure.

PHILENE.

Nous parlerons en toute liberté. Seulement sois resolu, Damon, de ceder à la justice & à la verité, com-

me nous y ſommes reſolus Dorante & moy. Vous me laiſſerez lire tous deux, où vous m'interromprez tant qu'il vous plaira: car en fait de critique, les interruptions ſont plûtoſt agreables qu'importunes. Donc puis que nous ſommes en repos ie vais commencer à lire.

Cenſure des Satyres & autres œuvres de... pour le guerir s'il ſe peut de l'humeur de médire des autres, ou du moins pour luy aider à corriger ſes fautes, s'il n'apprehende point le grand travail de la lime. Horace dit qu'il faut remettre ſur l'enclume les vers malfaits.

Et malè tornatos incudi reddere verſus.

Puis qu'il dit qu'il a grande peine à faire des vers, il en aura encore une plus grande à les rendre parfaits. Mais le facile débit de la médiſance flate merveilleuſement un Satyrique, qui croit ſes vers admirables quand une impreſſion en a eſté venduë. Il eſt content de ſa compoſition, quand le Libraire l'eſt de ſa vente; & il ne voudroit pas prendre la peine d'y corriger un vers.

Quand il aura veu ces remarques qui luy feront connoiſtre les bornes de ſa capacité, il pourra ſe tenir aſſeuré qu'à meſure qu'il fera voir de ſes ouvrages imprimez, & des regles de la Poëſie, on les redreſſera auſſi-toſt avec une regle plus droite, qui luy apprendra à ne ſe plus meſler d'en faire, ou le moyen d'en faire de bonnes. Car de traduire les ancien, c'eſt ne nous rien faire ſçavoir de nouveau. Nul ne ſe doit faire maiſtre de ſon chef, & ne l'eſt iamais qu'aprés avoir fait des chef-d'œuvres, & qu'aprés le iugement des maiſtres. Mais nul ne doit jamais preſumer de ſçavoir ny d'enſeigner ce qu'il ne ſçait pas faire.

Sume

Sume ſuperbiam

Quæſitam meritis.

C'eſt à dire.

Sur le merite ſeul il faut prendre l'audace.

Horace pouvoit ſe vanter de ſes vers, & donner des preceptes de la Poëſie: mais qui ne ſçait faire autre choſe que de le piller, doit plûtoſt ſe vanter d'eſtre grand voleur que grand Poëte.

DAMON.

Ie demeure d'accord de tout cela; mais je l'attens aux remarques particulieres ſur ſes vers, dont jamais ie n'ay crû qu'il y en euſt un ſeul qui ne fuſt digne d'admiration.

PHILENE.

Nous apportons icy chacun de nous un jugement libre, pour condamner ou pour deffendre.

DORANTE.

Croy, Damon, que nous n'épargnerons pas l'Auteur de cette cenſure, ſi elle ne nous ſatisfait pas par tout.

DAMON.

Il me ſemble que je ſeray icy le ſeul pour deffendre les Satyres. Ie m'y ſens obligé pour ſoutenir les premiers ſentimens que j'en ay eus.

PHILENE *continuë à lire.*

Fautes les plus notables des Satyres de ...

Page 1. vers 5.

Grand Roy, ſi juſqu'icy par un trait de prudence,
J'ay demeuré pour toy dans un humble ſilence.

Comment un homme peut-il ſe vanter d'un trait de prudence, & encore parlant à un Roy? Il faut dire,

par respect , & non *par un trait de prudence.*

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de cette remarque? Voudrois-tu dire au Roy, Sire, je me tais par un trait de prudence.

DAMON.

Il est vray qu'il faut dire, par respect ; & que nul ne doit se vanter d'avoir fait une chose par un trait de prudence.

PHILENE.

La correction est donc juste, suivons.

Vers 10.

Mais je sçay peu louër, & ma Muse tremblante
Fuit de ce grand fardeau la charge trop pesante.
Et de si hauts exploits mal propre à discourir,
Touchant à tes lauriers craindrois de les flétrir.

Pitoyables vers, & pur galimatias. Car premierement *la charge d'un fardeau* , & *le fardeau d'une charge* , sont aussi peu raisonnables l'un que l'autre; puis que fardeau & charge sont la mesme chose. Il suffisoit de dire, *fuit ce fardeau trop pesant* , ou *cette charge trop pesante.*

DAMON.

I'admire comment nul de ses amis n'a trouvé cela à reprendre. Ie me ris de moy mesme, de m'estre escrié par admiration, sur la charge d'un fardeau.

PHILENE *continuë à lire*

Mais les deux vers suivans ne valent pas mieux, bien que changez, & autres que ceux qui estoient en la precedente impression, où il y avoit ce galimatias.

Et ma plume mal propre à peindre des guerriers

Craindroit en les touchant de flétrir tes lauriers.

Cela fait voir qu'il ne peut corriger, mesme quand il le veut: car quel vers, & quelle inversion.

Et de si hauts exploits mal propre à discourir.

Pour dire, mal propre à discourir de si hauts exploits. Cela n'est pas supportable. Il devoit changer le tout; & dire.

Mais ie sçay peu loüer : & ma Muse tremblante,
Fuyant d'un tel suiet la charge trop pesante,
Craindroit, dans son humeur, de mesler quelquefois
Les traits de la Satyre à tes nobles exploits.

DORANTE.

Ces vers sont nets, & raisonnables.

PHILENE.

Page 2. Voicy une méchante cesure.

Et mesle en se vantant soy mesme à tout propos.

Il falloit mettre en l'hemistiche, *en se vantant soy-mesme*, & non pas le couper par la cesure. Et *soy-mesme à tout propos*, fait encore un tres-méchant hemistiche.

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de ce beau vers.

Et mesle en se vantant soy-mesme à tout propos.

Il n'y a un seul des Poëtes dont il se mocque, qui fasse de si méchans vers.

DAMON.

Pour moy ie ne suis pas si exact à la cesure, & ie ne sens pas la faute dans les vers qui y manquent.

PHILENE.

Mais Dorante & moy qui avons meilleur goust que toy pour la poësie, nous renvoyons ce vers à la for-

ge, pour estre remis sur l'enclume, & sous le marteau. Voicy ce qui suit.

Toutefois il enseigne en son Art Poëtique page 107. qu'il faut estre exact à la cesure.

Que tousiours dans vos vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hemistiche, en marque le repos.

Ne diriez-vous pas sur cela qu'il ne manque iamais à ce repos au milieu du vers, qui est la cesure : mais il en fait luy-mesme une grande quantité de méchantes, dont on marquera quelques-unes parmy le grand nombre, pour faire voir qu'il n'a pas la force de suivre ses propres preceptes.

En la mesme page.

Les loüanges d'un fat à celles d'un Heros.

Quel mot, *d'un fat*, pour estre presenté au Roy, à qui il ne faut offrir que des termes nobles. C'est faire des vers sans discretion, & il faut en faire de meilleurs pour un Roy, & quand on veut rendre un Poëte ridicule. Mais il offre souvent au Roy ce mesme mot de *fat*.

En la mesme page 2.

A leur veine grossiere.

DORANTE.

Cette epithete ne vaut rien.

PHILENE.

Lisons. L'epithete de *grossiere* pour une veine, est grossiere, & n'est nullement propre : car la metaphore de veine est prise ou des veines du corps, ou des veines de la terre, comme sont les sources. Et de tout cela l'on ne dit point *veine grossiere.* Cela est bien grossier pour un homme qui veut se mocquer de la veine des autres Poëtes.

Page 3.

A l'ombre de ton nom ils trouvent leur azile ,
Comme on void dans les champs un arbrisseau debile ,
Qui sans l'heureux appuy qui le tient attaché ,
Languiroit tristement sur la terre couché.

Il veut entendre l'appuy d'un bâton ou d'une perche, que l'on attache à un ieune arbre qui se courbe, pour faire qu'en croissant il se redresse. Mais quelle comparaison pour un grand Roy, qu'il devoit comparer à quelque chose d'élevé & de noble, qui porteroit ombre, puis qu'il dit qu'un chetif Poëte cherche l'ombre du Roy. Cependant il compare le Poëte à un arbre qui a vie, & le Roy a un baston qui n'a plus de vie, & qui ne porte point d'ombre. Et quelle image nous donne-t'il? car qui pourroit avoir attaché le Roy à un Poëte, comme on a attaché un baston à un arbrisseau pour le redresser. C'est donner un bel employ au Roy.

DORANTE.

Cela est bien repris.

PHILENE.

Encore, continuent les remarques, s'il eust comparé le Poëte qui cherche l'appuy & l'ombre du Roy, à un sep de vigne, qui s'attache à un orme, pour s'élever par luy iusqu'à ses branches, & pour en avoir le soûtien & l'ombre. Voicy en vers cette comparaison pour le Poëte & pour le Roy.

Comme un sep, qui rampant, dans les champs abbatu,
Qui ne peut se hausser ny croistre que tortu,
D'un grand orme s'approche, & l'embrasse, & le serre ;
Par l'appuy de son tronc s'éleve de la terre ;

Et ses pampres meslant aux grands feüillages verds,
Fait voir de ses raisins tous les rameaux couverts.

DORANTE.

Cette comparaison est digne du Roy, & d'un poëme heroïque.

PHILENE.

Aussi ne faut-il iamais parler des Heros, ny aux Heros, que par des sens & par des termes nobles.

DAMON.

Ie confesse que la comparaison de l'arbrisseau debile, & du bâton qui l'appuye, est aupres de celle-là bien debile, bien basse, & bien rampante.

DORANTE.

Et Damon ny tous ses pareils n'avoient iamais rien trouvé à reprendre en tous ces vers.

PHILENE.

Ie commence a esperer que nous ne manquerons pas icy de divertissement. Et mon amy m'a fait grand plaisir de m'avoir envoyé de quoy si bien vous regaler.

Page 4.

Craint Tartuffe & Moliere.

Cela est mal dit : car il veut que par ces mots on entende : Il craint que Moliere n'en fasse un Tartuffe. Mais cela ne le dit pas.

DAMON.

Il a crû qu'on l'entendroit ainsi.

DORANTE.

Mais il faut parler correctement.

PHILENE.

Page 5.

Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre Neptune,

Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent.

Quelle pensée de dire que les vaiſſeaux vont aux Indes *malgré l'onde & le vent*; puis qu'au contraire ils n'y vont que par l'onde & par le vent?

DAMON.

Il vouloit dire, ſans craindre les tempeſtes qui peuvent ſurvenir.

DORANTE.

Mais les vaiſſeaux ne vont point malgré l'onde & le vent.

PHILENE.

Cela eſt contre le ſens. En la meſme page parlant au Roy.

Alors, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu me prévient & te louë.

Il falloit parler de la Muſe, avant que de dire, *ſans conſulter*. Il falloit dire. *Alors ma Muſe, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë.* Il faut attendre, *ma Muſe*. La difficulté de faire des vers iuſtes, & intelligibles, fait que les apprentifs ſe licencient, & ſuppriment ou tranſpoſent les paroles, faute de ſçavoir les ranger. Outre cela l'opinion des Payens n'eſtoit point que les Muſes conſultaſſent Phebus, ny qu'elles attendiſſent ſa permiſſion pour aider un Poëte; puis qu'on les croyoit Deeſſes, & filles du Iupiter. Il preſidoit ſeulement à leurs concerts.

DAMON.

Pour moy ie paſſe toutes ces tranſpoſitions de mots, ſans les vouloir entendre, & ces delicateſſes ſur la fable, que ie n'examine point: & ie n'y regarde pas de ſi prés.

DORANTE.

Mais celuy-là doit mieux faire des vers, qui ose escrire à un grand Roy, & qui se mocque des Poëtes.

PHILENE.

Suivons.

Ny le ton ny la voix assez forte.

Ton & voix sont la mesme chose pour la force.

PHILENE.

Page 7.

S'en est enfuy chargé de sa seule misere.

S'en est enfuy. C'est comme parle le menu peuple : Il faut dire, *S'en est fuy.*

DAMON.

I'admire comment il n'en a point esté repris.

DORANTE.

Un Poëte doit au moins parler comme les honnestes gens.

PHILENE.

Page 8.

Allons chercher quelque antre ou quelque roche.

Antre & roche, pour ce qui est d'un asile, sont la mesme chose.

DORANTE.

Ces superfluitez ne sont pas supportables en vers.

PHILENE.

En la mesme page. *Mon encens & mes vers.* C'est la mesme chose : car un Poëte n'a autre encens que ses vers. Il faut plûtost dire *l'encens de mes vers*, pour dire, les loüanges. Il fait la mesme faute page 43. ou il dit, *Digne de nostre encens, & digne de nos vers.*

DORANTE.

Tout cela est digne de correction.

PHI-

PHILENE.

Et indigne d'un Poëte ſi fier.

DAMON.

Pour nous autres ſes amis, nous n'y regardons pas de ſi pres, & nous paſſons toutes ces choſes avec admiration.

PHILENE.

Page 9.

Et que le ſort burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un pedant, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.

Se peut-il rien adiouter à la hardieſſe & à l'iniuſtice de ce Satyrique, qui ſans reſpect du grand & ſage Roy ſous lequel nous vivons, qui portant la guerre au dehors, nous fait iouïr d'une ſi heureuſe tranquillité au dedans, oſe appeller iniurieuſement le ſiecle d'un tel Prince un ſiecle de fer, & condamner ſon choix dans les grandes dignitez qu'il donne; puis que cela ne ſe fait point par un ſort burleſque, mais par le choix & par la volonté expreſſe du Roy.

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de cét emportement de ton amy, qui n'a pas voulu corriger dans cette derniere impreſſion une telle fureur, bien qu'il ſceuſt qu'elle avoit eſté remarquée; croyant que ſon eſprit ſera eſtimé plus grand, moins il auroit de bornes?

DAMON.

Sur cela ie n'ay rien à répondre.

PHILENE.

Page 12.

Voicy encore d'étranges hardieſſes contre ce qu'il y a de plus auguſte dans les myſteres de noſtre Religion.

Et riant hors de là du sentiment commun,
Presche que trois sont trois, & ne sont iamais un.

Voilà une belle leçon iertée en vers contre la creance d'un seul Dieu en trois personnes. Car bien que le Poëte fasse semblant de faire dire cela par un autre, il n'y répond qu'en se mocquant.

Pour moy qui suis plus simple, & que l'enfer étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne.

Car il ne veut point que l'on croye de luy qu'il est simple, ny que l'enfer l'étonne; Tout cela n'est dit qu'en raillerie, & l'on ne parle point ainsi. C'est le tonnerre qui tonne, c'est le soleil qui éclaire.

DORANTE.

Il n'y a personne qui ne connoisse que cela est dit ridiculement. Cependant le vers subsiste, qui n'est point raillerie.

Presche que trois sont trois, & ne sont iamais un.

PHILENE.

Il a pris ces mots de l'Impie en la Comedie du Festin de Pierre, à quoy son valet répond en badinant, faisant semblant de l'instruire, & tombant puis aprés par terre. Ce Poëte insinuë ainsi le discours impie.

DAMON.

Il faut confesser qu'il y porte le sens du Lecteur; & ie l'ay bien senty moy-mesme.

DORANTE.

Voilà comme ses Satyres, qui n'ont point de bornes, attaquent la Religion mesme, & esperent couvrir leur venin par quelques paroles en suite, dont l'Autheur ne voudroit pas qu'on le crust, & que l'on ne connust pas la raillerie.

PHILENE.

Page 20.

Pour m'empoisonner,
Ie pense exprés chez luy m'a forcé de disner.

Pitoyable vers. Cét *expres* est bien bas, & bien mal placé.

DORANTE.

Quel vers?

Ie pense exprés chez luy m'a forcé de disner.

PHILENE.

Il est detestable. Les Poëtes qu'il pretend ioüer n'en firent iamais de si méchans.

DAMON.

Ie l'avois cru suportable.

DORANTE.

On appelle cela faire des vers en dépit des graces.

PHILENE.

Page 19.

Tenoit à peine autour d'une table quarrée.

Mechante cesure. Il ne falloit point couper *autour d'une*, c'est faire des vers bien miserablement.

DORANTE.

Celuy qui fait si souvent de ces méchantes cesures, ne devroit pas se mocquer des méchants Poëtes, de tous lesquels il ne peut faire voir un seul vers si méchant.

PHILENE.

Page 17.

Vn libertin d'ailleurs qui sans ame & sans foy
Se fait de son plaisir une supréme loy,
Tient que ces vieux propos de demons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes.

Ces choſes de la foy & de la Religion ne doivent point eſtre ſemées dans la Satyre, dont le deſſein n'eſtant que pour faire rire, elle ne doit point alleguer l'impieté pour la combattre en riant. Il faut pour cela des armes bien plus fortes: mais la Satyre n'invective iamais contre ces choſes ſi ſerieuſes: car les Poëtes n'y parlent qu'en ſe mocquant.

DORANTE.

Quand cét Autheur veut bannir les Anges & les demons de la Poëſie Heroïque, alors ce n'eſt plus en ſe mocquant qu'il parle, mais ſerieuſement. Il n'y dit pas comme icy que ce ſont *de vieux propos*: mais il les en bannit comme choſes dont les noms ne luy plaiſent pas; & il ne croit pas que perſonne les doive ſupporter.

PHILENE.

Mais puis qu'il veut bannir les demons de la Poëſie Heroïque, pourquoy ne les bannit-il pas auſſi de ſes Satyres, s'il ne veut faire croire qu'il s'y mocque de la Religion? Car les Anges & les demons ſont bien plus recevables dans un ſuiet ſerieux, que dans un ridicule.

DORANTE.

C'eſt veritablement de la Satyre qu'ils devroient eſtre bannis: Car ces noms paſſent la raillerie.

PHILENE.

En la meſme page 17.

La meſme erreur les fait errer diverſement.

Autre méchante ceſure. *Les fait errer* ne devoit point eſtre coupé. Puis voilà un pur galimatias. *L'erreur les fait errer.*

DORANTE.

Damon avoit avalé tout cela, comme excellent & admirable. Car le galimatias eſt eſtimé quelque choſe de beau par les eſprits ordinaires, qui admirent ce qu'ils n'entendent pas.

DAMON.

I'avois entendu cela confuſément, ſans m'appliquer à l'entendre.

PHILENE.

Page 28.

La comparaiſon d'un avare avec Tantale, eſt toute priſe d'Horace, qui la met en deux vers & demy. Et ce Poëte n'a pû la mettre qu'en ſix, mettant des vers entiers pour chevilles, comme on voit les deux premiers, qui ne ſont que pour dire *Tantale*: Horace dit *Tantalus.* Voicy les vers de noſtre Docteur des Poëtes.

Dittes moy, pauvre eſprit, ame baſſe & venale,
Ne vous ſouvient-il point du tourment de Tantale,

Et quelle miſere, de dire, *eſprit & ame* en meſme vers, *pauvre eſprit, ame baſſe.* Tout cela eſt la meſme choſe.

Qui dans le triſte état où le Ciel l'a reduit,

Troiſiéme vers qui n'eſt encore qu'une cheville, pour rimer avec *fuit*, qui eſt au vers ſuivant.

Meurt de ſoif au milieu d'un fleuve qui le fuit.

Autre méchante ceſure. *Au milieu d'un fleuve.* Cela ne devoit point eſtre coupé dans le vers.

Vous riez? Sçavez-vous que c'eſt voſtre peinture,
Et que c'eſt vous par-là que la fable figure:

Que tous ces vers ſont miſerables! Que de redites & de paroles ſuperfluës? Quel *par-là* tres inutile, puis que c'eſt à dire, par la fable, qui eſt dans le vers? Et

quelle repetition ennuyeuse. *C'est vostre peinture*, & en suite.

Et que c'est vous par là que la fable figure?

Ce qui est la mesme chose dite plusieurs fois. Tout cela est pitoyable pour un Poëte si fier, qui se mocque tant des autres.

DORANTE.

Et qui se mesle de donner des leçons à tous.

PHILENE.

Tu n'avois iamais cru, Damon, que cét Autheur fist de si méchans vers, & eust tant de peine à chercher des rimes, & fut reduit à coudre tant de paroles ensemble, pour dire si peu de chose. Continuons à lire. Horace dit tout cela en deux vers & demy.

Tantalus à labris sitiens fugientia captat
Flumina. Quid rides? mutato nomine de te
Fabula narratur.

Quelle grace dans cette brieveté? Quelqu'un eust pû reduire en deux vers françois ce beau sens d'Horace.

Tantale dans un fleuve a soif & ne peut boire.
Tu ris? Change le nom. La fable est ton histoire.

DORANTE.

Cela est iuste & net, & peut servir de leçon au Satyrique, pour luy apprendre à serrer le sens, au lieu qu'il a tant travaillé pour l'allonger, par deffaut de force, & de sçavoir maistriser un sens.

PHILENE.

Cela nous fait connoistre encore, que nostre langue est capable de serrer le sens, & plus mesme que la Latine.

DORANTE.

Cela doit estre de l'adresse de celuy qui travaille.

PHILENE.

Il ne faut mettre dans les vers une ſeule parole inutile: Car autant d'inutilitez dans la Poëſie, ſont autant de fautes notables ſelon le precepte d'Horace.

Reciderer omne quod ultra
Perfectum traheretur.

DORANTE.

Damon eſt tout confus, & n'eſt plus tant perſuadé de l'excellence des vers de ſon Poëte.

DAMON.

I'avois pris pour abondance d'eſprit, l'abondance des paroles, que vous eſtimez ſuperfluitez & deffauts.

PHILENE.

Dans la meſme page 28.

Voicy encore des galimatias, qui nous feront voir qu'il ne devoit pas faire des Satyres contre les méchans Poëtes.

Qui prodigue du ſien
A trois fois en dix ans devoré tout ſon bien,
Et dont l'ame inquiete, à ſoy-meſme importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.

Tout cela eſt contre le ſens. Premierement, *prodigue du ſien*, n'eſt que pour dire, *prodigue*, car nul n'eſt prodigue que de ſon bien. Et un prodigue ne peut pas devorer trois fois tout ſon bien; puis que l'ayant devoré une fois, il ne peut pas le devorer encore deux fois. Et les emprunts qu'il fait en ſuite, & qu'il devore, ſont du bien d'autruy & non du ſien.

Mais comment aprés avoir devoré tout ſon bien, ſon ame peut elle ſe faire un embarras de ſa bonne fortune, puis qu'il eſt alors dans la miſere? C'eſt n'avoir pas le ſens commun que d'écrire ainſi.

PHILENE.

Page 30.

Souuent de tous nos maux la raison est le pire,
C'est elle qui farouche au milieu des plaisirs
D'un remors importun vient brider nos desirs.
La facheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles.
C'est un pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toûojurs nous gourmande, &c.

Quelle doctrine de libertinage, de se mocquer de la raison? Et quel vers.

C'est un pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles.

Quelle cesure. *Qu'on a*, & quel siflement de tant d'S. de suite, *sans cesse à ses.*

DAMON.

Pour nous autres qui l'admirons, nous ne prenons point garde ny à ces cesures, ny à ces siflemens. Nous passons tout cela, pourveu que la mesure des vers y soit.

DORANTE.

Ie vous excuse tous de ne sçavoir pas iuger des vers, mais ie ne le puis excuser d'en faire de si méchans, & d'oser se mocquer des Poëtes, qui n'en firent iamais de si ridicules.

PHILENE.

Page 32.

Mais la posterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est venduë au hazard.

Venduë au hazard, ne veut rien dire, & n'est que pour rimer à Bayard. Mais cela est admirable de faire la posterité de quelques chevaux une rosse.

DORANTE.

Dy moy, Damon, n'as-tu iamais monté ſur la poſterité d'un bon cheval?

PHILENE.

Page 36.

Sers un ſi noble maiſtre, & fay voir qu'auiourd'huy
La France a des ſuiets qui ſont digne de luy.

Cét auiourd'huy n'eſt qu'une cheville, pour rimer avec *luy*. Car *auiourd'huy* eſt pour dire *en ce ſiecle*. Et cela ſeroit impertinent de dire: en ce ſiecle la France a des ſuiets qui ſont dignes du Roy. Car on ſçait bien que les hommes des ſiecles paſſez, ny ceux des ſiecles futurs, ne ſont pas des ſuiets pour le Roy. Et qui jamais a dit, *la France a des ſuiets*. Car un païs n'a pas de ſujets, il a des habitans. C'eſt le Roy qui a des ſuiets; & la France eſt ſuiette au Roy. Que de fautes de iugement en deux vers.

DAMON.

C'eſt eſtre trop raffiné, que de trouver en cela tant de fautes, que nul n'avoit encore trouvées.

DORANTE.

Tu veux dire, nul de ſes admirateurs. Mais la Poëſie doit eſtre ſuiette à l'examen des eſprits les plus raffinez.

PHILENE.

Elle doit eſtre ſans faute, & pour les vers, & pour le iugement.

Page 40.

Maint Grec affamé, maint avide Argien.

Grec, & *Argien*, ſont la meſme choſe. C'eſt comme qui diroit, *maint François & maint Gaulois*; Car les Grecs ſont appellez *Argives* ou *Argiens*, mais on ne

dit guere *Argien.* Puis *affamé* & *avide* ſont encore la meſme choſe. C'eſt eſtre bien ſterile que de faire ainſi des vers.

DAMON.

Il y a en cela peu de choſe à reprendre.

DORANTE.

Toutefois tout ce vers eſt reprehenſible.

PHILENE.

Avec pluſieurs ſemblables avis il fera mieux une autre fois.

Page 44.

La mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moy.

Le mot *affreux* ne convient qu'aux choſes viſibles, dont l'obiet effraye: mais il l'employe à tout. Car il dit ailleurs *un critique affreux*, *des ſubſides affreux*, *un recit affreux.*

DORANTE.

Ce mot *affreux* n'eſt ſans doute que pour les choſes viſibles.

PHILENE.

En la meſme page.

Riche, gueux, ou content, ie veux faire des vers.

Ce *content* eſt bien mal placé ; & tout ſeul il ne contente point. Il falloit luy oppoſer un mot, comme, *ou triſte.* Car on ne ſçait à quoy s'attache ce mot, *ou content.* Il falloit dire, riche ou gueux, content ou triſte, pour faire les oppoſitions iuſtes. Cela eſt pris & mal traduit d'Horace, qui fait toutes les oppoſitions neceſſaires, tant pour ce qui eſt d'eſtre vieux ou ieune, riche ou pauvre, ſoit qu'il fuſt à Rome, ou en exil ſi la fortune le vouloit. Il dit.

Ne longum faciam, si me tranquilla senectus
Expectat, seu mors atris circum volat alis.
Dives, inops, Romæ, si fors ita iusserit, exul,
Quisquis erit vitæ scribam color.

Donc sans s'extravaguer sur le vol affreux de la mort, & en faisant les oppositions iustes, il devoit dire, pour imiter raisonnablement Horace.

Enfin, soit que m'attende une heureuse vieillesse,
Soit que la mort m'arreste en ma verte ieunesse;
Dans Paris, ou banny vaguant par l'univers,
Riche ou gueux, triste ou gay, ie veux faire des vers.

C'est ainsi qu'il faut faire par tout les oppositions iustes, pour imiter Horace, qui n'y manque pas, & pour faire passablement des vers.

DORANTE.

Tout cette censure est équitable.

PHILENE.

Page 50. *De fiel & d'amertume.*

C'est comme qui diroit, *de roses & de fleurs*, l'espece & le genre. Car le fiel est une espece d'amertume.

DORANTE.

Ce n'est pas estre d'une classe bien avancée, que de faire ainsi des vers.

DAMON.

Passons. Cela est peu de chose.

PHILENE.

Page 46. *Des annimaux qui s'élevent dans l'air.*

Bien que les oiseaux soient des animaux, on ne les appelle point ainsi en Poësie. Cela ne se dit que des bestes de la terre.

DORANTE.

Il est vray, mais suivons.

PHILENE.

En la mesme page.

De Paris au Perou, du Iapon iusqu'à Rome.

Il falloit opposer ville à ville, ou païs à païs, comme font les bons Poëtes pour marquer les éloignemens. C'est une faute par manque d'esprit & de force.

DORANTE.

Les bons Poëtes n'y ont iamais manqué.

PHILENE.

Page 47.

Croit que Dieu tout exprés d'une coste nouvelle
A tiré pour luy seul vne femme fidelle.

Le mot *tout exprés* est tres bas, & tres-inutile, puis qu'il y a ensuite, *pour luy seul.*

Page 49.

De sa vaste folie emplir toute la terre.

Alexandre remplissoit la terre de trouble, de terreur, & de tous les malheurs que la guerre apporte, mais non de sa folie de vouloir conquerir tout le monde, laquelle il ne communiquoit à personne.

Page 50. Il continuë.

Heureux si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macedoine eut eu des petites maisons,
Et qu'un sage Tuteur l'eut en cette demeure
Par avis de parens enfermé de bonne heure.

Voilà un Poëte bien iudicieux, de condamner aux petites maisons un si grand Roy, qui sortit de son état, ayant entrepris de vanger la Grece des ravages que Xerxes y avoit faits, & de domter l'Asie; & de

ne conſiderer pas qu'il offenſe le Roy, qui eſt ſorty de ſon état pour paſſer en Flandre, & dans la Hollande.

DORANTE.

Dy nous, Damon, lequel eſt digne des petites maiſons, ou un grand Conquerant qui avoit toutes les admirables qualitez qu'avoit Alexandre, & tout Prince qui luy reſſemble par ſes grandes & continuelles actions de guerre; ou un Poëte qui n'aimant que ſa pareſſe & ſon plaiſir, condamne aux petites maiſons les Rois les plus renommez du monde.

DAMON.

Peu de perſonnes penſent qu'il faſſe iniure au Roy, en parlant des hommes ſi éloignez de nos temps, comme Alexandre, dont on croit pouvoir mal parler impunément.

DORANTE.

Au moins ſera-t'il vangé par la cenſure.

PHILENE.

En la meſme page.

Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions,
Traiter comme Senault toutes les paſſions,
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatiſer en vers, & rimer par chapitres.

On n'entend point cela, qu'aprés avoir long-temps reſvé, & enfin deviné que le Poëte a cru que le mot *ſans* pouvoit auſſi ſervir pour le verbe *traiter*, & pour celuy de *dogmatiſer*: mais cela n'eſt pas recevable. Car aprés avoir dit. *Sans nous égarer*, il falloit repeter le mot *ſans*, & dire, *ſans traiter comme Senault toutes les paſſions*. Et il falloit encore le repeter, & dire, *& ſans*

dogmatiſer. Mais la peine qu'il y a à parler auſſi clairement en vers qu'en proſe, à cauſe de la contrainte de la meſure, fait qu'un Poëte qui ne ſçait pas encore tourner & accommoder ſes vers, ſe licencie, en ſupprimant ce qui eſt neceſſaire ; & ſe raſſeure dans l'eſperance qu'on luy pardonnera, *intra ſpem veniæ tutus*, comme dit Horace, & que l'on ſous-entendra le mot qu'il n'a ſceu fourrer dans le vers : Mais la Poëſie Françoiſe n'eſt point licencieuſe ; & le ſiecle n'eſt point pardonnant, ny ſous-entendant ; au moins ceux qui ſe connoiſſent en Poëſie. Les autres paſſent ces choſes ſans les entendre ; & de peur d'eſtre eſtimez petits eſprits, ne demandent pas comment cela peut eſtre entendu. Ils n'ont pas aſſez d'humilité pour cela ; & ils demeurent fiers dans leur ignorance.

DORANTE.

Confeſſe, Damon, que tu n'avois pas entendu ce vers.

Traiter comme Senault toutes les paſſions.

Et que tu n'avois pas aſſez reſvé pour voir qu'il falloit chercher le mot *ſans* qui eſt au vers precedent.

DAMON.

Il eſt vray que ie ne l'avois pas entendu ; i'avois cru que c'eſtoit plûtoſt ma faute que celle du Poëte ; & quand ie n'entens pas d'abbord une choſe, ie ne reſve pas pour deviner comment elle peut-eſtre entenduë.

DORANTE.

Voilà quel eſt l'eſprit des admirateurs ſans entendre : mais les plus iudicieux eſprits, quoy qu'ils ſoient les plus capables de deviner, condamnent tout ce qui n'eſt pas d'abbord intelligible.

PHILENE.

Tels mots necessaires ne doivent iamais estre sous-entendus, & doivent estre repetez ; & tels vers doivent estre renvoyez à la forge.

En la mesme page 50.

L'animal le plus fier qu'enfante la nature
Dans un autre animal respecte sa figure.

Cela n'est point veritable. L'on voit si un chien respecte sa figure dans un autre qui luy dispute un os. Les chiens, les chevaux, les loups, & plusieurs autres sortes d'animaux, se mordent & s'étranglent les uns les autres, sans aucun respect pour leur figure ; & ont les mesmes passions que nous, sans qu'aucun frein les arreste ; aussi n'ont-ils pas la raison que nous avons.

Page 55.

Non, mais cent fois la beste a veu l'homme hypochondre.

C'est fort mal parler que de dire *l'homme hypochondre*, pour dire *hypochondriaque* ; car s'il est si sçavant en Grec comme il veut qu'on le croye, il doit sçavoir que le mot *hypochondre* ne signifie pas l'homme malade, mais la partie malade, ou plûtost la rate & les entrailles qui sont contenuës dans cette partie du ventre qu'on appelle *les hypochondres :* Il doit donc parler comme les sçavans, & non comme les ignorans, qui corrompent les mots qu'ils entendent dire, & qu'ils n'entendent pas.

DORANTE.

Cela est inepte de dire l'homme hypochondre ; C'est comme qui diroit *un homme poulmon*, pour dire, *pulmonique*.

DAMON.

Pour moy, de peur de me tromper, i'approuve tout

ce que ie n'entens pas; car ie croy tout bon d'un Autheur qui a de la reputation, croyant qu'il ne dit rien sans le bien sçavoir.

PHILENE.

Dans toute cette Satyre de l'homme & des animaux, il semble ennuyeusement vouloir épuiser son sujet, sans art quelconque. Comme la sixiéme Satyre (qui est toute des incommoditez de Paris, tant dans les maisons que dans les ruës) n'est qu'une longue amplification de ce que dit Horace des incommoditez de la ville de Rome, quand il estoit obligé d'aller de sa maison, à un autre qui en estoit éloignée. Mais nôtre Autheur, pretend, de quelques plats qu'il a pris dans Horace, nous faire un ample festin; & il nous embarrasse, nous accable, & nous étourdit de tous les embarras, accablemens & bruits de Paris, lesquels il veut dire tous sans en oublier un seul, pensant faire merveilles que d'épuiser les matieres par une fausse fecondité. Mais ce n'est pas estre bon Poëte que de tout dire, & que de fatiguer son Lecteur en pensant le faire rire. Il faut qu'un Poëte en laisse plus à penser qu'il n'en a dit. Cependant il nous fera une grande leçon dans son Art Poëtique, mais tirée des Anciens, qu'il ne faut pas épuiser les suiets, & que l'esprit rassasié rebute ce qui est de trop. Ce peu d'observations sur les Satyres de ce Poëte, pourront luy faire voir qu'il n'est pas si habile qu'il pense, & que ce n'est pas le moyen de parvenir à la reputation d'estre bon Poëte, que d'écrire contre la raison & contre la sagesse, & que de vouloir si fort nous égaler aux bestes que de faire dire à un asne.

Contant

Content de ses chardons, & secoüant la teste,
Ma foy, non plus que nous l'homme n'est qu'une beste.

Quel emportement de faire iurer *ma foy* à un asne, & de se mocquer de tout honneur, de tout l'esprit humain, & de toute vertu; puis qu'il faut au contraire qu'un bon Poëte ait de bons & sages sentimens sur toutes matieres, pour faire des vers nobles & raisonnables, suivant le precepte d'Horace.

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

C'est à dire.

Des bons & nobles vers la source est la sagesse.
Apprens ce que Socrate enseignoit à la Grece.

DORANTE.

Il est vray que celuy qui pretend reprendre & corriger les autres, doit estre le plus sage, & le plus habile de tous; & ie souhaite qu'il se puisse corriger, s'il lit cét examen, qui luy servira comme d'un miroir où il pourra connoistre une partie de ses taches, que nul n'avoit sceu encore luy faire voir. Cependant Damon, que ie voy tout étonné & müet, pourra mieux profiter que luy de toutes ces leçons, & benira l'heure qu'il est venu icy avec moy, où il s'est veu détrompé de ses erreurs, & de la haute opinion qu'il avoit conceuë de ce rare Autheur, qui s'est contenté iusques icy de regner sur des ignorans; qui a cru qu'il suffisoit de traduire le traité du sublime pour estre estimé esprit sublime, & que la nature n'avoit iamais produit un Poëte plus parfait que luy, & plus capable de donner des leçons à tous les Poëtes du monde.

PHILENE.

Puis que Damon ne peut pas revenir si tost de son

étonnement, laiſſons pour un moment ce qui reſte à lire. Nous le reprendrons ſi-toſt que nous aurons fait deux tours ſur cette terraſſe.

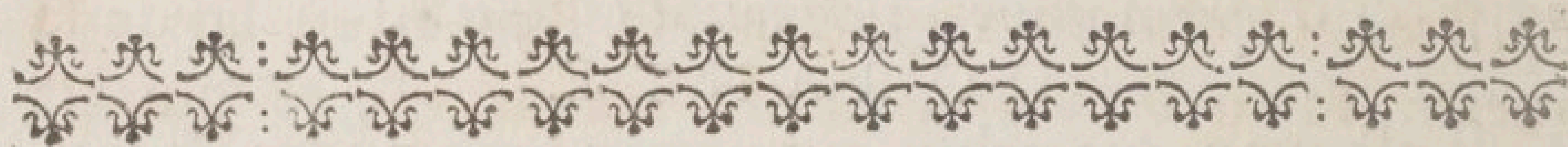
DAMON.

Ie ne partirois pas d'icy content, ſi nous n'avions veu cette piece toute entiere, qui eſt ſi divertiſſante.

DORANTE.

Ie m'aſſure que ce qui reſte ne nous donnera pas moins de plaiſir.

Fin du troiſiéme Dialogue.



DIALOGVE IV.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

AU deffaut des arbres de ces vergers, qui ne vous montrent que des fleurs, & qui n'ont point encore de fruits à vous donner, ie croy que vous ne vous en retournerez pas à Paris mal ſatisfaits du gouſt de ces fruits dont ie vous ay fait part : car il n'y a rien qui contente plus ceux qui ont du ſens & du ſçavoir, qu'une critique qui eſt par tout iuſte & iudicieuſe.

DORANTE.

Parce que rien ne plaiſt tant au iugement que les bons iugemens. Mais ne perdons point de temps pour en voir la ſuite, & reprenons nos places.

DAMON.

Ie vous confesse que ie suis surpris de ce que i'ay entendu ; mais que ie suis encore plus content que confus : Et ie ne croy pas qu'il y ait de contentement pareil à celuy de se voir libre d'une vieille erreur, qui m'estoit d'autant plus dangereuse qu'elle m'estoit agreable. Car i'en suis détrompé pour iamais,

PHILENE.

Voyons si ce qui suit te confirmera dans ce libre estat.

Sur la premiere Epistre au Roy.

Il est aisé de iuger que lors que l'Autheur fit cette Epistre, il s'estoit imaginé que le Roy estoit las de la guerre, & qu'il n'y vouloit plus retourner ; ce qui est la pensée la plus folle, & la plus iniurieuse à la valeur de ce grand Prince, qui pouvoit entrer dans la teste de ce Poëte, qui crut qu'il n'avoit plus qu'à le flater dans sa resolution de ne plus sortir de son Etat, & de ne plus penser qu'à ses plaisirs. C'est pourquoy il luy parle des Heros de paix (qui sont des Heros de nouvelle institution) Et il se mocque sans cesse des Conquerans, comme de foux ridicules, & comme il avoit dé-ia condamné Alexandre le grand à estre mis par un Tuteur aux petites maisons.

Cette piece presentée au Roy est plûtost une Satyre qu'une Epistre, bien qu'il y proteste d'abord qu'il renonce la Satyre ; mais il y fait bien voir qu'il ne sçait pas comment il faut parler, ny aux Princes, ny des Princes.

Il traite avec bien peu de respect & d'estime le grand Roy auquel il écrit, se meslant de luy conseiller le re-

pos & les plaisirs; & il ose s'ériger en censeur des Conquerans, & des plus grands Capitaines. Il parle de Pyrrhus comme d'un insensé, lequel toutefois est si estimé par Plutarque, de ce qu'ayant esté dépoüillé de son Royaume estant enfant, il le reconquit si tost qu'il put porter les armes; & fut si grand Capitaine, qu'il fit d'excellens écrits de l'Art de faire la guerre, & fut mis par Annibal mesme au second rang entre les grands Capitaines aprés Alexandre.

Toutefois nostre Autheur veut le faire passer pour un fou, parce qu'il vouloit aller en Italie, pour y secourir les Tarentins, vaincre les Romains, & faire de plus grandes conquestes; & il veut faire croire que Pyrrhus devoit plûtost penser à rire & à passer le temps en Epire le reste de ses iours.

Par-là il pretend prendre le personnage du sage Cyneas, pour persuader au Roy qu'il doit plûtost penser à rire, & à passer ses iours en ioye, qu'à poursuivre ses droits hors de la France, qu'à vanger ses iniures contre les Hollandois, & qu'à secourir ses voisins. Et il veut faire croire à tous, que si le Roy fait iamais quelque pareille entreprise, voilà dé-ia sa Satyre toute faite en la personne de Pyrrhus. De sorte que Louis XIII. a eu grand tort d'aller conquerir le Roussillon & la Catalogne; Godefroy de Buillon a esté un grand fou de vendre & d'engager ses terres pour aller conquerir la terre Sainte; si selon les nouvelles regles de nostre Docteur, la seule gloire des Princes doit estre de demeurer dans leurs Estats, & d'y rire depuis le matin iusques au soir. C'est ainsi que les lâches voluptueux iugent des nobles entreprises des Princes iustes & vail-

lans, & les estiment des extravagances; & un Poëte, qui est d'ordinaire paresseux, & méchant soldat, comme dit Horace, *Militiæ piger atque malus*, ne loüë pas volontiers la vaillance, s'il n'a un grand genie qui embrasse les plus grandes choses.

Mais ce qui est bien plus admirable en ce Poëte, c'est qu'en se mocquant de l'ambition des Conquerans, il est luy-mesme si ambitieux, qu'avec tant de méchans vers il pretend s'élever au dessus de tous les Poëtes, lesquels il croit faire trembler. Mesme il dit qu'il fait trembler Apollon le Dieu des Poëtes, disant de luy-mesme.

Qu'aprés avoir ioüé tant d'Autheurs differens,
Phebus mesme auroit peur s'il entroit sur les rangs.

Voilà un Poëte plus redoutable à tout le Parnasse, que Pyrrhus ne le fut aux Romains aprés deux grandes batailles gagnées.

D'abbord il veut persuader qu'Apollon s'interesse tellement pour sa gloire, qu'il est *tout éperdu* de ce qu'il veut s'adonner à autre chose qu'à la Satyre. Et son Apollon est si éperdu qu'il ne peut luy fournir qu'une méchante rime d'une seule lettre, rimant *éperdu* avec *tu*.

DORANTE.

Ces rimes sont semblables à celles des chansons du pont-neuf.

PHILENE.

Mais en recompense les deux vers suivans sont admirables, où il se fait dire par Apollon

Où vas-tu t'embarquer? regagne les rivages.
Cette mer où tu cours est fameuse en naufrages.

Ces deux vers ont long-temps occupé ses amis, qui

s'estant engagez à faire passer aupres du Roy cette Epistre pour quelque chose de rare, & voyant qu'il avoit mis d'abord *regagne le rivage*, comme il estoit plus raisonnable, & qu'en suite pour rimer il avoit mis, *celebre en naufrage*, ce qui ne valloit rien ; ils iugerent qu'il falloit mettre *celebre en naufrages*, au pluriel; & sur cela ils proposoient de mettre *regagne les rivages*; ce qui toutefois ne vaut rien: car il suffit à un Vaisseau qui est en danger de gagner un port ou un rivage, sans en gagner plusieurs. De sorte qu'ils furent longtemps partagez là dessus, pour sçavoir s'il mettroit *rivage* & *naufrage*, ou *rivages* & *naufrages*.

DAMON.

Ie me trouvay à cette conference, qui ne fut que de quatre, & mon avis fut pour *rivages* & *naufrages*.

PHILENE.

Il fut conclu, dit nostre texte, pour *rivages* & *naufrages*, comme leur semblant plus supportable : parce que l'Autheur, pour la grande peine qu'il a dans les vers, ne pouvoit se resoudre à chercher un autre sens, & d'autres rimes.

Mais voicy un étrange malheur: c'est que pendant leur contestation ils ne prenoient pas garde au discours insensé & éperdu d'Apollon, qui disoit : *Ou vas-tu t'embarquer?* & ensuite luy disoit : *Regagne les rivages :* car puis qu'il luy disoit : *Ou vas tu t'embarquer?* il n'estoit pas embarqué; de sorte qu'il n'estoit pas besoin de luy dire *Regagne les rivages*. Et Apollon estoit bien fou de luy dire *Cette mer où tu cours*, puis qu'il luy conseilloit de ne pas s'embarquer ; & par consequent il n'estoit pas encore sur la mer.

DAMON.

Il eſt vray que nous ne penſâmes point à ces contrarietez manifeſtes.

PHILENE.

Ce Poëte devoit eſtre plus iudicieux par luy-meſme, ou avoir un plus iudicieux Apollon, pour ſe mocquer plus raiſonnablement des autres Poëtes, ou choiſir de plus iudicieux amis.

DORANTE.

Mais qui manque de iugement pour faire des vers, en manque auſſi pour un choix d'amis; & quiconque a de la peine à faire des vers, & encore plus à les refaire, cherche plûtoſt des flateurs, que de vrays & de ſages amis,

PHILENE.

Mais comment ſon Apollon ne luy a-t'il point dit auſſi, *ou vas-tu t'embarquer?* quand il a entrepris d'ataquer l'Autheur de ces remarques. Car il y a de l'apparence que c'eſt quelqu'un de ceux qu'il a offenſez, qui les a faites.

DORANTE.

Il eſt vray que ſon Apollon luy a bien manqué à ce beſoin; & qu'il devoit luy conſeiller de regagner le rivage, ou de s'y tenir, pour ne ſe pas mettre ſur une mer ſi celebre en naufrages. Car il y a de l'apparence qu'il a touché un écueïl ou d'autres ont dé-ia fait naufrage.

PHILENE.

Continuons noſtre lecture. Sans examiner davantage cette Epiſtre au Roy, il ſuffit de conſiderer le Dialogue qu'il y fait entre Pyrrhus, l'un des plus puiſſans Rois du monde, & du plus grand ſens pour la

guerre, & Cyneas ſon confident, un des plus ſages & des plus éloquens de l'antiquité, de qui Pyrrhus diſoit, qu'il luy avoit gagné plus de villes par ſon éloquence, qu'il n'en avoit pris par la force : & ce n'eſt pas peu entreprendre que de faire parler deux tels hommes. Ce Dialogue eſt tiré de Plutarque en la vie de Pyrrhus, mais tout changé de bien en mal, & de ſerieux en ridicule. Il le commence ainſi.

Pourquoy ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces Vaiſſeaux tout preſts à quitter le rivage,
Diſoit au Roy Pyrrhus vn ſage Confident,
Conſeiller tres ſenſé d'un Roy tres-imprudent.

Cela eſt bien bas, de mettre en vers *au Roy Pyrrhus*, pour dire *à Pyrrhus*; mais le Poëte avoit beſoin d'une ſyllabe pour ſon vers.

DAMON.

Cela eſt peu de choſe.

PHILENE.

Mais cecy eſt bien contre le ſens, de faire faire ces demandes à Pyrrhus par Cyneas ſon confident, qui ſçavoit bien l'Ambaſſade que les Tarentins luy avoient envoyée, pour luy demander ſecours contre les Romains; & qui ſçavoit bien auſſi que c'eſtoit pour cela que Pyrrhus faiſoit ces appreſts, ayant accepté cette occaſion de paſſer en Italie.

Plutarque commence bien plus iudicieuſement ſon diſcours, faiſant que Cyneas parle d'abord à Pyrrhus de la puiſſance & de la valeur des Romains. Voicy comme ce Poëte pourſuit.

Ie vay, luy dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.

Pyrrhus eſtoit appellé à Tarente, pour la deffendre

dre contre les Romains, & n'estoit pas appellé à Rome.

DORANTE.

Cela est contre l'histoire, de dire qu'il alloit à Rome.

PHILENE *continuë.*

Quoy faire? L'assieger. L'entreprise est fort belle.

Voilà faire bien parler le sage Cyneas à son Roy. *Quoy faire? L'entreprise est fort belle.* Pyrrhus ne pensoit pas encore à assieger Rome, puis qu'il sçavoit bien qu'avant cela il faudroit qu'il gagnast de grandes batailles. Aussi Plutarque ne le fait pas parler ainsi, & un sage confident ne se mocque pas de son Roy. Mais le Poëte parle selon son esprit Satyrique, & non selon le caractere de l'esprit de Cyneas.

DORANTE.

Cela devoit estre traité d'une autre maniere.

PHILENE.

Mais quand nous l'aurons prise, hé bien que ferons nous?
Du reste des Latins la conqueste est facile.
Sans doute ils sont à nous. Est-ce tout,

Voilà comme un valet insolent parleroit à un autre, pour se mocquer de luy. Il poursuit pour Pyrrhus.

La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-tost sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans le port.

Puis il parle pour Cyneas.

En demeurez-vous là.

Cela ne vaut pas mieux que. *Nous y voilà, suivons,* qui estoit dans l'Impression precedente de la lettre donnée au Roy. Car il semble que l'on entend parler Iodelet à son maistre sur le theatre : Et ce Poëte ne considere pas qu'il fait le personnage d'un homme sage parlant à son Roy, & non pas celuy d'un bouffon,

& qu'il devoit écrire serieusement en une Epistre au Roy. Il fait que Cyneas se mocque ouvertement de Pyrrhus, de qui toutefois il ne se vouloit pas mocquer: car il vouloit le persuader; & l'on ne persuade pas un grand Roy en se mocquant de luy.

DORANTE.

Tout cela est contre le iugement, & une bouffonnerie bien fausse.

PHILENE.

Des que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, & Cartage est conquise.
Les chemins sont ouverts. Qui nous peut arrester?

Tout cela est contre le sens. Pyrrhus sçavoit bien que les Cartaginois avoient une puissante flote. C'est pourquoy les chemins ne luy estoient pas libres pour aller à Cartage.

DORANTE.

Le Poëte ne sçavoit pas bien l'Histoire.

PHILENE.

Ie vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.
Nous allons traverser les sables de Lybie,
Asservir en passant l'Egypte & l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux païs.

Tout cela est tourné en ridicule, & n'est point du caractere du sage Cyneas, qui mesme ne parla point à Pyrrhus, ny des païs au delà du Gange, ny des Scythes comme il dit aprés.

Faire trembler le Scythe aux bords du Tanays.

On sçait que les Scythes sont prés du Tanaïs, & ce seroit mal parler que de dire, faire trembler les Romains aux bords du Tybre.

DORANTE.

Tout cela eſt bien mal baſty.

PHILENE.

Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte hemiſphere.

Tout cela eſt trop vaſte. Le ſage eſprit de Cyneas ne s'égaroit pas ſi loin.

Mais de retour enfin que pretendez vous faire?
Alors, cher Cyneas, victorieux, contens,
Nous pourrons chanter, rire, & prendre du bon temps.
Ah! Seigneur, des ce iour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin iuſqu'au ſoir qui vous deffend de rire?

Voilà faire bien parler un grand Roy, & un grand Philoſophe à ſon Roy, de l'exhorter à rire du matin iuſqu'au ſoir. Et il a cru que le Roy & toute la Cour trouveroient ce diſcours fort facecieux, ne conſiderant ny la qualité de ceux qu'il fait parler, ny celle de ſon maiſtre auquel il parle dans ſon Epiſtre.

DORANTE.

Ie n'avois point veu cette piece, mais i'avois ſceu que malgré tous les artifices que l'on a employez pour la faire valoir à la Cour, elle avoit eſté iugée pitoyable.

PHILENE.

C'eſt une choſe bien miſerable que de ne pouvoir rien dire que par raillerie, qui ne convient pas à toutes matieres; & la plus pauvre de toutes les choſes, c'eſt une pauvre raillerie, qui rebute au lieu de plaire, & qui tourne à la confuſion de ſon Autheur.

DAMON.

Il eſt vray que cette piece n'a pas eu l'approbation de la Cour; & il a eſté reduit à en ſupprimer une partie à l'impreſſion.

PHILENE.

Continuons. Mais voicy à peu pres en vers le discours raiſonnable que Cyneas fit à Pyrrhus avant ſon voyage d'Italie, ſelon que Plutarque le rapporte.

PHILENE.

Quand Pyrrhus des Latins meditoit la conqueſte,
Son ſage Confident, voyant ſa flote preſte,
Les Romains, luy dit-il, ſont prudens, indomtez.
Ils ont dé-ia ſoumis leurs voiſins redoutez.
Et ſi les Dieux amis t'en donnent la victoire,
Seras-tu ſatisfait d'une ſi grande gloire?

DORANTE.

Tout cela eſt raiſonnable & fort.

PHILENE *pourſuit.*

Le Prince luy répond, ſi ie puis les domter,
Nul peuple au Auſonien ne peut me reſiſter,
Lors que de leurs Citez i'auray la plus puiſſante.
Ton ame, reprit-il, ſera-t'elle contente?
Dans la Sicile alors ie porteray l'effroy.
Ses peuples diviſez ne demandent qu'un Roy.
Quand tu poſſederas la feconde Sicile?
D'Afrique elle me rend la conqueſte facile.
Et ſi-toſt que Cartage aura receu mes loix,
Du Maure & de Memphis i'aſſerviray les Rois.
Seras tu donc content d'un ſi puiſſant Empire:
De-jà ie paſſe en Grece, & la ioins à l'Epire.
Que ferons nous enfin aprés tant de beaux faits?
De nos travaux, dit-il, nous ioüirons en paix.
Dés ce iour, qui t'empeſche, alors luy dit le ſage,
De paſſer en repos le reſte de ton âge.

DORANTE.

Voilà comme il devoit traiter en vers une matiere ſi

serieuse & si noble, pour en faire un raisonnable recit à un aussi grand & aussi sage Roy que le nostre, pour luy conseiller le repos.

DAMON.

Son dessein n'est iamais de faire le serieux, mais de railler pour plaire. C'est-là qu'il tombe toûjours.

DORANTE.

Il falloit donc railler noblement, & finement, & non en valet de farce: autrement on ne peut plaire qu'à un peuple grossier, & non aux gousts delicats de la Cour, où l'on s'étudie tous les iours à dire les choses avec esprit, noblesse & grace.

PHILENE *poursuit.*

Il faut en revenir à nostre Poëte, sans pretendre luy donner des leçons, puis que c'est luy qui pretend donner des loix aux autres, se croyant au dessus de tous. Ou plûtost il faut laisser le reste de son Epistre, où il parle des *Heros de paix*, qu'il dit estre les plus glorieux. Il dit que les Conquerans sont les Heros plus vulgaires, & qu'il y en a dans chaque siecle. Il appelle ce Heros de paix *un Roy vrayment Roy*, qui est une façon de parler en vers peu digne de la Poësie, & d'un censeur & Docteur des autres.

DAMON.

Il luy apprend assez bien ses veritez.

PHILENE *suit.*

Puis il pretend *tracer les bastimens du Roy*, pour dire, les decrire; bien qu'on ne dise *tracer un bastiment*, que pour en tracer les fondemens.

DORANTE.

Il faut parler des arts selon les termes qui leur sont propres.

PHILENE *continuë.*

Il faut finir avec luy comme il avoit osé finir avec le Roy, par son conte de l'huistre à l'écaille, qu'il avoit peschée dans une Comedie Italienne ; & ayant compassion de la grande peine qu'il s'estoit donnée à faire de si méchans vers & de si pauvres contes, on pouvoit dire de luy.

O qu'il nous fait pitié, qu'il suë & qu'il travaille,
Pour couronner ses vers par une huistre à l'écaille.

Aprés son beau conte de l'huistre par lequel il finissoit, & ayant sceu qu'il estoit condamné mesme par ses amis, comme indigne d'estre presenté à un si puissant Roy, mais ne pouvant se resoudre à le supprimer, il aima mieux le deffendre, par des vers adjoutez à son Epistre, où il soûtenoit contre la verité qu'Horace faisoit en ses vers de pareils contes à Auguste. Il esperoit ainsi faire taire tout accusateur : puis sentant bien qu'il ne seroit pas admiré pour ce conte, il avoit adiouté.

Mais quoy ? i'entens dé-ia quelqu'austere Critique,
Qui trouve en cét endroit la fable un peu comique.
Que veut-il ? C'est ainsi qu'Horace dans ses vers
Souvent délasse Auguste en cent sujets divers.

DORANTE.

Cela n'est point vray qu'Horace ait iamais raillé en vers avec Auguste.

PHILENE.

Ecoutez le reste. Ainsi il faisoit bien voir qu'on luy avoit conseillé de supprimer ce conte, toutefois il ne laissa pas de le presenter au Roy, mais il avoit esté obligé à le retrancher de l'Epistre à la precedente im-

pression, par le bon goust & par l'authorité d'un grand Prince. Encore n'avoit-il pû se laisser ravir ce cher enfant qu'aprés luy avoir donné le dernier baiser, disant en la preface de cette Epistre, qu'il *avoit cru que la fable de l'huistre pourroit delasser agreablement l'esprit des Lecteurs qu'un sublime trop serieux peut enfin fatiguer.* Il vouloit faire ainsi passer le ridicule Dialogue de Pyrthus & de Cyneas pour un sublime trop serieux, auquel on voit bien qu'il pretend par son traité du sublime. Mais il peut s'asseurer qu'il ne fatiguera iamais le Lecteur par le poids d'un tel sublime, & d'un tel serieux, qui estoit aussi peu sublime & aussi peu serieux que la fable de l'huistre, qu'il disoit avoir esté loüée par plusieurs.

Ceux qui l'avoient tant loüée, peuvent iuger de leur goust par celuy du Prince, qui luy a, dit il, declaré, que la fable de l'huistre quoy que tres-bien contée, ne luy sembloit pas digne du reste de l'ouvrage. Mais enfin ne pouvant perdre un tel plat qui avoit esté servy devant le Roy, & qui avoit esté trouvé digne de rebut, il a voulu dans cette derniere impression en faire un festin tout entier à l'Abbé... en une Epistre qu'il feint de luy presenter, & sous le pretexte d'un procés, il luy a produit ce beau conte de l'huistre, que voilà conservé heureusement à la posterité. Icy finissent les remarques sur la premiere Epistre au Roy.

DORANTE.

Il n'est pas besoin d'y adiouster des reflexions Il suffit que nous soyons prests, Philene & moy, & peut-estre aussi Damon, de souscrir à tous ces iugemens, qui sont iustes, & dont nul esprit raisonnable ne peut dis-

convenir. Mais profitons bien des heures de cette apres-dinée, pour ne rien laisser icy d'une lecture si divertissante.

PHILENE.

Sur la seconde Epistre au Roy.

Cette Epistre au Roy sur son glorieux passage du Rhin, qui le dementit si bien sur l'opinion qu'il avoit conceuë que sa Maiesté ne vouloit plus aller à la guerre, estoit une matiere si belle, si grande & si serieuse, qu'elle meritoit bien d'estre traitée magnifiquement, s'il en eut eu l'invention & la force : mais son esprit Satyrique ne le luy permettant pas, il se met d'abbord à faire des railleries sur les noms durs & barbares des Villes de la Hollande.

Il y parle d'abbord de Pegase, comme s'il portoit par tout les Poëtes, de quoy les anciens n'ont iamais parlé ; & comme s'il devoit luy aider à ce passage du Rhin, & il dit.

Pegase s'effarouche, & recule en arriere.

Mais Pegase voloit ; & rien de ce qui vole ne recule en volant. Et puis qu'il voloit, il ne refusoit pas de passer le Rhin. Il fait mesme faute au sixiéme vers de son Art Poëtique, où il dit. *Et Pegase est retif.* Car il allegue souvent son Pegase, qui luy rend de grands services.

DORANTE.

Cela est iustement repris ; & cela est ridicule de parler du Pegase fabuleux, comme d'un cheval retif. Peut-estre croit-il qu'il rüoit, parce qu'il fit sortir d'un coup de pied la source d'Hippocrene.

DAMON

DAMON.

Ie ne puis aimer ce Pegase retif.

PHILENE *continuë.*

Il s'estoit mocqué dans son discours au Roy au devant de ses Satyres, des Poëtes à qui Calliope dédaigne de parler, & pour qui Pegase refuse de voler.

Page 2. *Calliope iamais ne daigna leur parler,*
Et Pegase pour eux refuse de voler.

Maintenant il dit que pour ce passage du Rhin Pegase recule pour luy en arriere. Ainsi il est refusé par luy aussi bien que les mauvais Poëtes.

Puis il craint si fort d'ennuyer en termes magnifiques, qu'il dit aux Muses,

Vous savez des grands vers les disgraces tragiques :
Et souvent on ennuye en termes magnifiques.

Mais les grands vers n'ennuyent que quand on n'a pas le talent de l'invention. Et il n'y a rien qui divertisse tant les esprits de bon goust, que les divers ornemens de la Poësie, les narrations divertissantes, les descriptions pompeuses, & les nobles comparaisons, qui font que les Poëmes bien inventez & bien traitez n'ennuyent iamais.

DORANTE.

Horace dit que les beaux Poëmes relus dix fois plaisent toûjours.

Decies repetita placebunt.

DAMON.

L'Autheur a entendu parler des Poëmes qui n'ont pas eu le bonheur de plaire, comme ceux qui se sont trouvez sans invention & grace.

DORANTE.

Il faut les laisser dans leur pauvreté, que chacun con-

noist aussi bien que luy. Mais pour ses Satyres, à peine un homme les pourra lire deux fois, & le Libraire est content pourveu qu'on les achete une fois. Mais pour le passage du Rhin, il devoit y montrer plus de force & de genie, pour estre lû plus d'une fois : car il n'y a osé entreprendre ny une seule belle description, ny une seule forte comparaison.

DAMON.

Nous verrons s'il en sera parlé dans ces remarques.

PHILENE *continuë.*

Il loüe le Roy d'avoir la taille & le visage de Iupiter, qui n'a iamais esté representé ny beau ny de belle taille par les Poëtes Payens.

DORANTE.

Il faut choisir mieux les comparaisons, & cela n'est pas pardonnable de comparer un Heros Chrestien à Iupier, que nul ne vid iamais.

PHILENE *poursuit.*

Puis il donne au Dieu du Rhin une *barbe limonneuse*, comme si c'estoit le Dieu de quelque marais bourbeux ; & toute sa fiction pour le déguiser est de luy donner. *D'un vieux guerrier la figure poudreuse, son front cicatricé.*

Voilà un mot qui fait peur. Il veut aller exhorter les Hollandois à bien deffendre ses bords. Mais un Dieu doit se deffendre par luy-mesme, & ne doit pas aller demander du secours aux hommes : Il devoit soulever ses flots, & employer tout ce qu'il avoit de puissance.

Page 98.

Du fleuve ainsi domté la déroute éclatante

Qui iamais a oüy parler de la deroute éclatante d'un

fleuve? Cette epithete eſt plus propre à la victoire qu'à la déroute.

Aprés ſon foible recit du glorieux paſſage du Rhin, par les guerriers dont il entaſſé tous les noms, & dont la nobleſſe & la valeur devoient l'animer à pouſſer des deſcriptions, des comparaiſons, & des figures Poëtiques, il ſe laſſe auſſi-toſt; & pour la crainte qu'il a d'ennuyer ſes Lecteurs par des vers magnifiques, il retombe dans le bas, & dans la raillerie ſur le nom du *Vurts*, qui luy ſemble ſi plaiſant, & ſi capable de faire rire, qu'il le repete trois fois en deux vers.

Vurts l'eſpoir du pays, & l'appuy de ſes murs,
Vurts. Ah quel nom grand Roy quel Hector que ce Vurts.

Et ce nom luy vient bien à propos pour ſe retirer de ſon pauvre magnifique, & pour ſe remettre dans ſon ridicule, ſans lequel nom, *malné*, dit-il, *pour les oreilles.*

Il alloit à ſes yeux étaler des merveilles.

Et dans ſa frayeur il s'enfuit iuſqu'aux bords de l'Helleſpont, où il va attendre le Roy dans deux ans. Ainſi il finit, & ſe ſauve du combat, avec le Comique, ne pouvant ſoutenir plus long-temps un ſuiet de haute Poëſie; & iamais il ne pourra ny commencer ny finir ſes pieces que par la Satyre, ne pouvant entreprendre autre choſe par manque de force & d'haleine; & ne pouvant iamais s'élever ny dans une riche deſcription, ny dans une noble comparaiſon, qui ſont les choſes par leſquelles on fait voir ſi l'on eſt Poëte.

DORANTE.

Voilà de bonnes leçons pour luy, s'il les veut bien apprendre.

PHILENE.

Mais ces leçons ne luy donneront pas le genie de la haute Poësie, qui luy manque, & que nulle étude ne peut donner.

DORANTE.

Achevons de lire les remarques sur cette Epistre.

PHILENE *lit.*

S'il eut eu du genie, voicy à peu prés comme il devoit pousser une comparaison, digne du passage du Rhin, si glorieux pour le Roy, & pour ses guerriers.

Le grand Prince animoit ces genereux courages,
Comme le vent d'Afrique excite les nuages,
Les assemble, les presse, & de climas divers
Les pousse par monceaux dans le vague des airs.
Tous par un vol égal passent sur les campagnes,
Sur les hautes forests, sur les fieres montagnes;
Puis d'un mélange obscur ne formans qu'une nuit,
Attaquent de leurs eaux le pasteur qui les fuit,
Fondent sur la moisson, iusqu'à ce iour heureuse,
Abbatent ses tresors sous l'onde rigoureuse,
Et lançant tout à coup leurs humides fureurs,
Foulent en un moment l'espoir des Laboureurs.

DORANTE.

Celuy qui a fait cette comparaison, devoit avoir la charité de la luy prester, pour l'inserer dans le recueïl de ses œuvres avant qu'il fust achevé d'imprimer.

PHILENE.

Il est trop fier pour rien prendre des vivans: il se contente de prendre des morts, dans l'asseurance qu'il a qu'ils ne le poursuivront pas en iustice.

Fin du quatriéme Dialogue.



DIALOGUE V.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

SI nous voulons lire auiourd'huy tout ce cahier de remarques, nous ne devons pas en interrompre la lecture, si ce n'est que la violence du desir de parler, l'emporte sur le desir de lire ou d'écouter. Voicy la suite.

Avant que de faire l'examen de l'Art Poëtique, il faut advertir l'Autheur de quelques fautes principales, sur des pieces qui le precedent. Dans le premier *Avis au Lecteur*, qui est fort court, on a esté supris d'y voir le mot *originairement* employé sans raison, où il dit: *I'ay fait originairement cette traduction pour m'instruire:* au lieu de dire: I'avois d'abord fait cette traduction dans le seul dessein de m'instruire.

DORANTE.

Il suffit de dire que ce grand mot, *originairement*, qui ne convient point en ce lieu-là, est bizarre, choquant, & mesme ridicule.

PHILENE.

Remarques pour le discours sur la Satyre.

Page 69.

Ie sçavois que la nation des Poëtes est une nation farouche, qui prend feu aisément. Les Poëtes ne font point une nation particuliere. Cela est mal dit. La pensée est

d'Horace, qui dit, *genus irritabile vatum*, c'eſt à dire, *le genre des Poëtes qui s'irrite facilement*. Il en fait un genre, & non une nation.

Page 70. Il traite de ſa Satyre precedente, qui eſt la 9. où il parle à ſon eſprit. Elle eſt eſtimée la meilleure, & ce n'eſt preſque qu'une traduction de la ſeptiéme Satyre du ſecond livre d'Horace, où il feint ſon eſclave Darus qui prend la hardieſſe de luy dire ſes veritez: Et ce nouvel Autheur croit avoir bien déguiſé le tout, en parlant à ſon eſprit; au lieu qu'Horace parle à ſon eſclave, qui eſt une perſonne vray-ſemblable: Et il n'eſt pas vray-ſemblable qu'un homme parle à ſon eſprit, ny que ſon eſprit luy réponde, & luy parle de ſes deffauts: car ſes deffauts ſont ceux de ſon eſprit, qui ne peut eſtre diſtingué de luy meſme.

DORANTE.

Cela eſt bien repris.

PHILENE *lit*.

En la meſme page 70. Il veut s'excuſer de la liberté qu'il s'eſt donnée de nommer; & il allegue pour exemple Lucilius, qui nommoit les perſonnes, & taxoit leurs vices. Mais noſtre Autheur ne s'attache point aux vicieux pour les nommer, parce que les vicieux ne luy déplaiſent pas; & il s'attache aux Poëtes, & les nomme, en voulant les rendre ridicules; parce qu'il pretend s'élever par ce moyen au deſſus d'eux. Et quand il ſeroit vray que ceux dont Lucilius & Horace parlent ne ſeroient pas des noms ſuppoſez, eſt-ce un exemple ſuffiſant pour l'excuſer; puis que ce qui eſtoit permis aux Payens par la licence de leurs mœurs, & par l'exemple de leurs Dieux, n'eſt pas permis aux

Chrestiens, par les loix & de la raison, & de leur Religion? Si Lucilius, Horace, & Iuvenal, ont dit librement des mots sales, & ont parlé librement de l'amour des garçons; leur exemple suffira-t'il à des Chrestiens pour en parler librement? Nous avons d'autres loix & d'autres mœurs que celles des Payens; & il ne faut pas qu'il accuse ceux qui le condamnent de n'avoir pas lû les Autheurs anciens; puis que tout ce qu'on lit ne doit pas estre suivy & imité. Il ne faut point qu'il dise que le droit de blâmer les Autheurs est un droit ancien, passé en coûtume parmy tous les Satyriques, & souffert dans tous les siecles. Cela n'a iamais esté souffert ny pratiqué parmy nous. Et quant à Regnier qu'il allegue, ce n'est point un exemple suffisant de dire qu'il a parlé de Galet Ioüeur, & de Pierre du Puy, qui estoit un fou courant les ruës, avec un chapeau à un pied pour soulier; Car ny l'un ny l'autre ne s'en tenoit offensé.

Cela est iniuste encore d'alleguer Voiture, qui a parlé du celebre Neufgermain: puis qu'il n'a fait que le loüer, faisant disputer toutes les lettres pour entrer en la composition de son nom: Et Neufgermain estoit si fou sur sa bizarre Poësie, qu'il estimoit à grand honneur tout ce qui fut fait sur son bel Art.

Page 75. Il dit que ce qui afflige c'est de se voir detrompé; comme s'il devoit luy seul regler les iugemens: mais on sçait bien iuger sans luy des Autheurs. Il ne rendra pas plus ridicules ceux qui le sont par eux mesmes; & il ne nous apprendra rien de nouveau, sinon qu'il fera voir sa haine pour les uns, & son envie pour les autres, voulant faire croire qu'il est seul infaillible &

parfait ; & mesme quand il fait semblant de parler de quelques-uns avec estime, c'est d'une façon qu'ils prennent ses loüanges pour des offenses ; & l'on voit bien qu'il a fait une extreme violence à son humeur, quand il a donné à quatre ou cinq quelque témoignage d'une approbation mediocre.

DORANTE.

Voilà tout son discours sur la Satyre renversé en peu de mots.

PHILENE *lit.*

Page 85. Les premiers vers de l'Epistre qu'il feint d'avoir escrite à un Abbé sur le suiet d'un procés, dans le seul dessein d'y employer son conte de l'huistre, sont ceux-cy.

A quoy bon reveiller mes Muses endormies,
Pour tracer aux Autheurs des regles ennemies?
Penses-tu qu'aucun deux veuïlle subir mes loix,
Ny suivre une raison qui parle pour ma voix.

Quel galimatias? *tracer aux Autheur des regles ennemies*, que veut dire cela? Entendra-ton *ennemies aux Autheurs*, ou *tracer aux Autheurs*? & de dire *qu'une raison parle par sa voix*, est-ce chose intelligible?

En la mesme page

I'entens dé-ia d'icy L . . . . furieux
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme,
De l'encre, du papier, dit il, qu'on nous enferme,
Voyons qui de nous deux plus aisé dans ses vers,
Aura plûtost remply la page & le revers.

Tout cela est pris d'Horace Sat. 4.

Crispinus minimo me provocat: accipe, si vis,
Accipe iam tabulas, detur nobis locus, hora,

Custodes,

Custodes, vidiamus uter plus scribere possit.

Et cela n'est dit à M. l'Abbé... que pour remplir l'Epistre, & pour en venir à son procés, & en suite à son conte de l'huistre. A qui a lû Horace, Iuvenal, Vida, & autres Poëtes, cét Autheur ne paroist que copiste.

DORANTE.

Pour peu que l'on ait lû, l'on trouve dans luy les Autheurs par tout.

PHILENE.

Page 89. Voilà bien commencer une Epistre à M. Arnaud?

Oüy, sans peine au travers des Sophismes de Claude,
Arnaud, des Novateurs tu découvres la fraude.

Voilà un *oüy* bien en l'air, avec la méchante cesure, *au travers des.*

Luy peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu mesme en son ame flotante,

Quel galimatias? Qui iamais entendit parler *d'une douleur heretique*, pour dire, la douleur des heretiques de Charenton? Et est-ce *balancer Dieu*, que de balancer des raisons dans son ame?

DORANTE.

Cela n'est pas supportable. Mais laissons là cette Epistre, car i'ay impatience d'arriver à son Art Poëtique.

PHILENE.

Nous y voicy enfin arrivez.

Remarques sur son Art Poëtique.

Il faut considerer premierement s'il ne devoit pas plûtost intituler cette piece, *Traductions de l'Art Poëti-*

que d'Horace, de Vida, & de quelques autres, égayées par quelques Satyres contre quelques Poëtes François, tant du siecle passé, que du present. Il faut considerer encore que ces preceptes ne peuvent servir que pour des Escoliers : Car pour les autres Poëtes il n'y en a point qui ne les ayent appris, & qui ne sçachent aussi-bien que luy des choses si belles, mais si communes. Et quand il veut mesler des preceptes de sa façon, c'est comme qui voudroit mesler du fer avec de l'or, & feroit fondre le tout ensemble, pour en faire une statuë. Mais ce qui est de plus admirable en luy, est comment il a voulu mettre au iour de si bons avis tirez des Autheurs, pour le soin que l'on doit avoir de corriger, de ne rien mettre de superflu, de n'épuiser point les suiets, de choisir des amis sinceres & habiles, qui connoissent bien les fautes, & qui n'en pardonnent aucune; puis qu'il lime si mal plusieurs de ses vers, & qu'il se corrige si peu, ou si mal; puis qu'ayant quelques amis de bon sens, il les croit si rarement; ou puis que les croyant il ne peut changer en mieux ce qu'ils ont condamné. Car il ne manque pas d'amis iudicieux, qui aimant ce qu'il a de bon, voudroient, pour authoriser l'estime qu'ils en font, qu'il fust plus soûmis à leurs conseils, ou plus capable de les suivre, & de changer ses méchans vers en bons, & ses fautes de iugement en sentimens plus raisonnables. Ceux qui lisent ces preceptes si beaux, qu'il a puisez dans leurs riches sources, & qu'il a si mal observez, ne peuvent s'empescher de rire en les lisant, & en considerant avec quelle authorité il les debite, quoy qu'il sente bien qu'il ne les observe pas luy-mesme. Peut-

estre n'a-t'il commencé à les connoistre qu'en les traduisant; & peut-estre aussi ne sent-il pas luy-mesme qu'il les ait si mal observez.

On peut iuger par les precedentes remarques, s'il est capable de donner des avis, & de condamner les autres, comme il fait avec une hardiesse pareille à celle d'un Regent d'une basse classe parlant à ses escoliers. Mais il n'est pas besoin de distinguer icy ceux qu'il blâme legitiment, d'avec ceux qu'il condamne à tort. Les bons iuges qui les ont lus, les ont iugez avant luy, & mieux que luy; & son iugement ne leur fera pas changer d'opinion. Les mauvais iuges le croiront s'ils veulent, & n'en deviendront pas plus habiles. Peut-estre qu'au lieu de s'amuser à iuger des Poëtes dont il parle, on aimera mieux apprendre par ces remarques ce que l'on doit iuger de luy-mesme; & l'on sera bien aise de voir que l'on deffend en passant, ceux qu'il a blamez sans raison ou par envie.

Avant que d'entrer en matiere sur son Art Poëtique, il est à propos pour l'intelligence du suiet de rapporter les stances qui luy furent addressées, lors qu'il commençoit à declamer en divers lieux les principaux endroits de sa piece, pour disposer les esprits à en parler par tout comme d'une merveille.

STANCES.

On donne un avis à B.....
Que s'il veut de l'Art Poëtique
Faire un ouurage magnifique
Aussi profitable que beau,
Sur chaque espece il doit produire
Vn chef-d'œuvre pour nous instruire.

Chacun ſçait qu'il n'a iamais fait
Ny ſonnet, ny piece Lyrique,
Ny Dramatique, ou Heroique,
Ny rien qui fiſt un corps parfait.
Puis il veut, à force de braire,
Enſeigner ce qu'il ne peut faire.

Car c'eſt braire, de declamer
En ruelle ou chacun le flate,
Où tant plus ſon organe éclate,
Plus il croit qu'on doit l'eſtimer,
Ou la duppe prend pour merveilles,
Quand il étourdit les oreilles.

Pour ſçavoir piller maint Autheur,
Et pour mettre une proſe en rime,
Des vers nul n'emporte l'eſtime:
Il faut eſtre noble inventeur.
En vain de la voix l'impoſture
Taſche à prevenir la lecture.

Celuy qu'il vole à tout moment,
Horace qu'il doit reconnoiſtre
Pour ſon oracle & pour ſon maiſtre,
En a donné ſon iugement.
Que pour la Satyre, au Parnaſſe
Nul ne doit pretendre une place.

Pour meriter les lauriers verds,
Il faut la lyre, ou la trompette:
Mais ce n'eſt pas eſtre Poëte,
Que de ſçavoir médire en vers.
Par ſa ſeule audace, peut-eſtre,
Sans chef-d'œuvre il croit paſſer maiſtre.

DORANTE.

I'avois dé-ia veu cette piece qui m'avoit esté envoyée ; & i'avois cru deslors qu'il devoit suivre cét avis. Mais voyons ce qui est marqué icy en suite, sur son Art Poëtique.

PHILENE.

Voicy les premiers vers de cét Art, mais qui ne sont pas pour donner une grande esperance de tout l'ouvrage.

C'est en vain qu'au Parnasse un temeraire Autheur
Pense de l'Art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrete,
Si son Astre en naissant ne la formé Poëte :
Dans son genie estroit il est toûiours captif,
Pour luy Phebus est sourd, & Pegase est retif.

Premierement on ne dit point, la hauteur d'un Art. On ne dit point *genie estroit* ny large, mais foible ou fort ; Et l'on a dé-ia remarqué que Pegase qui vole ne peut estre retif.

Courez du bel esprit la carriere épineuse.

C'est un galimatias. On ne dit point la carriere du bel esprit.

Page 104. Parlant du bon sens & de la rime, il dit.

L'un l'autre vainement ils semblent se hair.

Pur galimatias, pour dire que quelquefois la rime ne s'accorde pas avec le sens. Mais pourquoy *vainement* qui est inutile ? Peut-estre veut-il dire que quelques Poëtes travaillent vainement pour accorder la rime avec le sens, mais cela ne le dit pas.

DORANTE.

Toutes ces remarques sont iustes.

PHILENE *lit.*

Il parle de la rime, & dit.

Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle.

On n'entend pas cela; & aussi tost il neglige tellement la rime, qu'il rime *monstrueux* avec *comme eux.*

Ils croiroient s'abbaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pû penser comme eux.

Entende cela qui le pourra: pour moy ie ne l'entens pas.

DORANTE.

Ny moy non plus. Il est vray que la rime *de monstrueux*, & de *comme eux*, n'est pas recevable.

PHILENE.

C'est rimer en écolier.

DAMON.

Il a voulu peut-estre, parlant de la rime, faire sentir le deffaut d'une méchante rime.

PHILENE.

Tu le veux croire plus fin qu'il n'est. Page 105.

Vn Autheur quelquefois trop plein de son obiet,
Iamais sans l'épuiser n'abandonne un suiet,

Ce sont des leçons qu'il a bien mal observées dans ses Satyres, comme dans celle des incommoditez de Paris; & dans celle des bestes & de l'homme, comme il a esté dit en son lieu. Mais il est forcé par le texte d'Horace d'enseigner ce qu'il ne fait pas, & de dire aprés luy.

Fuyez de ces Autheurs l'abondance fertile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant.
L'esprit rassasié le reiette à l'instant.
Qui ne sçait se borner ne sceut iamais écrire.

DORANTE.

Ce ſont de bons avis qu'il n'a pas ſuivis luy-meſme.

PHILENE.

En la meſme page 105.

Vn ſtile trop égal, & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

Que veut dire cela? Il ſemble qu'il devoit pluſtoſt dire, il ne faut pas qu'il nous endorme. Mais le ſtile de Virgile eſt uniforme, eſtant touſiours égal; & Horace dit qu'il faut qu'un Poëme aille touſiours d'une meſme force, comme un beau fleuve qui coule touſiours avec meſme force & pureté.

Vehemens & liquidus, puroque ſimillimus amni.

Mais parce que l'Autheur de cét Art Poïtique ſent bien qu'il n'a pas cette force égale, qui eſt dans un Poëme qu'il tâche à détruire, il veut faire croire qu'il ne faut pas l'avoir, & dit page 106.

On lit peu ces Autheurs nez pour nous ennuyer,
Qui toûjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.

Mais celuy qui plaiſt touſiours par ſes diverſes inventions, qu'il ſoutient avec une égale force de diction, n'ennuye iamais.

DORANTE.

On connoiſt bien qu'il a voulu blamer là ce qu'il ne peut faire, & qu'il veut donner pour precepte, le contraire du precepte d'Horace.

PHILENE *lit.*

Puis ſçachant que ſes Satyres ſont bien venduës chez Barbin, il ſe propoſe luy-meſme pour exemple de perfection, & d'agréement continuel, & dit page 106.

Heureux qui dans ſes vers ſçait d'une voix legere
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſevere.

Son livre aimé du Ciel, & chery des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'achepteurs.

On ne vend point chez Barbin de Poëme heroïque, & il designe par là ses Satyres qui s'y vendent. Il est vray que l'on vend plus de Satyres, qui sont du goust de quantité d'esprits communs, que des ouvrages d'un genie plus élevé, qui sont du goust des plus fins: mais aussi l'on ne vend pas chez Barbin tant de Satyres, que l'on vend de chansons sur le pont neuf, & aux coins des ruës: car plus la marchandise est basse & commune, plus elle trouve d'esprits à qui elle est propre. Mais comment ose t'il dire que son livre est chery du Ciel?

Quant à ce qu'il dit du stile burlesque, qu'il condamne absolument en la mesme page 106 aprés ce vers.

Quoy que vous écriviez, évitez la bassesse.

Les esprits les plus fins ne seront pas de son avis; puis que l'on a veu en ce genre d'écrire des choses aussi delicates & aussi divertissantes, qui se soient iamais veuës. Et nostre Docteur des Poëtes fait bien voir la foiblesse de son goust, ou la malice de son envie, quand il dit.

Distingua le naif du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.

Cette piece de *Typhon*, est le plus agreable & le plus delicat ouvrage de son Autheur, l'un des plus beaux esprits de France, à la delicatesse duquel celuy cy n'arrivera iamais; & l'on peut dire que sa mort seule est cause que l'on ne fait plus de burlesque, parce que nul ne peut approcher de sa perfection. S'il eust esté vivant, ce Poëte n'eust osé l'attaquer: Il eust fait aussitost contre luy quelque *baronnade*, où il eut fait voir

qu'il

qu'il sçavoit traitter les choses d'une maniere bien plus fine que luy. Le Lutrin est un suiet tout a fait burlesque, & il devoit l'intituler, *Poëme heroique burlesque:* mais parce qu'il a bien senty qu'il n'égaloit pas la delicatesse de l'esprit de l'Autheur du *Typhon*, il l'a appellé seulement *Poëme heroique*, qui est un titre trop relevé pour un suiet si ridicule, qui sera examiné en son lieu; & pour prevenir ce qui se pouvoit dire contre luy là-dessus, il a traité de plat & de bouffon le stile burlesque, qui n'est plat qu'estant traité par des esprits plats.

DORANTE.

Un Poëte qui ne tend qu'à faire le plaisant dans les Satyres, ne parle que par envie d'un burlesque, qui sans offenser personne, a plus finement fait rire que luy.

PHILENE *lit.*

Il est bien iniuste encore icy de condamner entierement Brebeuf, pour un seul vers; puis que sa traduction de Lucain en vers est si estimée, & fait tant d'honneur à la France: car pour avoir dit *les montagnes plaintives*, pour dire où l'on entend les plaintes des mourans, cela n'est pas encore si ridicule que de dire *l'heretique douleur*; & pour un vers il ne faut pas condamner tout un Poëme qui est en estime, Virgile a fait plaindre les montagnes au 4. des Georgiques.

Flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangea.

DORANTE.

C'est n'avoir pas de goust pour la beauté des figures.

PHILENE.

Page 107. C'est icy le lieu de son precepte pour la cesure, que tous les Escoliers de la Poësie Françoise sçavent, & à quoy il manque bien plus souvent que le moindre Escolier.

Que tousiours dans le vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hemistiche, en marque le repos.

On a veu, & l'on verra souvent encore, s'il observe bien ce precepte. Il parle en suite de Marot, qui fut un si agreable esprit, mais il n'en peint pas le beau talent, & ne le louë pas assez. Il marque bien les deffauts de Ronsard, auquel il devoit ioindre Dubartas; & il rend l'honneur qui est deu à Desportes & à Bertault, pour avoir rectifié la Poësie Françoise, & à Malherbe, qui est veritablement celuy qui a mis les vers François dans le iuste état de pureté & de noblesse, & a fait que nostre Poësie peut disputer de force de & grace avec la Latine.

Page 109.

Ny d'un vers empoulé l'orgueilleux Solecisme.

C'est un pur galimatias, car l'enflure du vers ne s'appelle pas un solecisme. Et il n'y a rien de si bas que le Solecisme, tant s'en faut qu'il puisse estre orgueilleux. Ce qui suit n'est pas plus intelligible.

Sans la langue, en un mot, l'Autheur le plus divin
Est tousiours, quoy qu'il fasse, un méchant Escrivain.

DORANTE.

Il veut dire, s'il manque à bien parler; mais cela ne le dit pas. Et par toutes ces choses où il traite de nostre Poësie, comme de la cesure, & autres choses qu'il n'a pû prendre des anciens, on voit qu'il man-

que de force à s'exprimer, & qu'il tombe, par faute d'avoir eu le ſecours d'Horace ou de quelqu'autre.

PHILENE.

Page 109. Tout ce qu'il dit du choix des amis, (qui eſt tout pris d'Horace) & pour ſuivre les conſeils, & pour la correction, & tout le reſte qui eſt dans les pages 109. 10. & 11. eſt bien, & doit eſtre pratiqué par luy-meſme; car il aura plus de gloire, d'avoir bien traduit ces preceptes, s'il a la force de les ſuivre.

Le ſecond chant traite d'abord de la naiveté de l'Idylle, mais ce n'eſt pas une merveille.

Qu'une bergere au plus beau iour de feſte
De ſuperbes rubis ne charge point ſa teſte,
Et ſans meſler à l'or l'éclat des diamans.

Car une Bergere n'a ny rubis, ny or, ny diamans. Ainſi la comparaiſon n'eſt pas iuſte pour l'Idylle; parce que le Poëte s'y doit abſtenir de la pompe par art & par raiſon, & non par manque de force, & par pauvreté.

Page 115. Il met le Sonnet parfait ſi haut, qu'il ne croit pas qu'on y puiſſe attaindre, parce qu'il n'en peut faire. Il dit qu'Apollon l'inventa pour mettre à bout tous les Poëtes François. Toutefois il l'avoit donné il y a long-temps à l'Italie, ou le renommé Petrarque y a triomphé. Mais pour nous il dit temerairement des Sonnets, & deciſivement ſans les avoir bien peſez.

Qu'à peine dans Gombaud, Maynard, & Malleville,
En peut on ſupporter deux ou trois entre mille.

Voilà traiter bien cruellement ces trois Poëtes, qui ont fait des Sonnets & d'autres ouvrages ſi beaux, &

qui vivront malgré ses traits iniurieux. Il ne parle d'eux que pour s'en mocquer; & il ne dit pas un mot de Delingendes, dont la Poësie est si pleine & si belle.

DORANTE.

Il aimeroit autant qu'on luy arrachast une dent, qu'une loüange.

PHILENE.

Page 116.

D'un ieu de mots grossier partisans surannez.

Il devoit parler de cette grossiereté, moins grossierement.

Page 117.

L'ardeur de se montrer, plustost que de médire,
Arma la verité du vers de la Satyre.

Que veut dire, *l'ardeur de se montrer*? C'est pour dire, le desir de faire parler de soy; mais ce ne doit pas estre le but de la Satyre. Sa fin doit estre de reprimer les vices & d'exciter à la vertu Mais ce n'est pas le moyen de faire bien parler de soy, que de parler mal d'autruy. Et il devoit mieux suivre les regles qu'il donne pour la Satyre.

Vangea l'humble vertu de la Richesse Altiere.

Pour vanger la vertu, il ne devoit pas escrire pour les plaisirs contre la Raison & la Sagesse.

On ne fut plus ny fat ny sot impunément.

Fat & *sot* sont la mesme chose, & le mot de *fat* est si bas, qu'il ne devroit pas l'affecter comme il fait, aprés avoir donné pour precepte page 106.

Quoy que vous escriviez, évitez la bassesse.

Il dit parlant de Iuvenal.

Ses ouvrages tous pleins d'affreuses veritez,
Estincellent pourtant de sublimes beautez.

Mechante cesure. *Tous pleins* ; l'épithete *d'affreuses* ne vaut rien pour *veritez*; mais ce mot *affreux* luy sert pour toutes choses non visibles ; & c'est mal parler que de dire *estinceller de beautez*. Il faut au moins sçavoir parler François, quand on s'établit en maistre de la Poësie Françoise.

D'un Tyran supçonneux pasles adulateurs.

Le mot *adulateur* n'est point François, & est écorché du Latin.

De ces maistres sçavans disciple ingenieux
Regnier seul parmy nous.

Il falloit placer le nom de *Regnier* avant l'épithete *disciple*, la Poësie Françoise ne souffre point ces transpositions de mots. Regnier ne faisoit pas de telles fautes dans ses vers. Mais ne sçachant comment abattre sa reputation, il l'accuse indignement de frequenter les mauvais lieux, pour en avoir d'écrit un, où il dit qu'il se sauva par hazard, mais d'où il sortit aussitost.

Page 118.

Faire Dieu le suiet d'un badinage affreux.

Voilà encore une méchante cesure, & son *affreux* mal ioint avec badinage. Ce mot luy sert à tout quand il a besoin d'une rime; mais il est *affreux* quand il est employé aux choses non visibles.

A la fin de la premiere page du troisiéme chant. page 119.

Vn spectateur tousiours paresseux d'applaudir.

Mechante cesure, *un spectateur tousiours.*

Page 120. Les regles qu'il donne pour le theatre ſont bonnes, mais communes; & pour ſe faire croire Maiſtre, il faut montrer des coups de Maiſtre, que d'aurres ne ſçachent pas.

D'un divertiſſement me fait une fatigue.

Aprés avoir dit *iuſtement fatigué*, qui ne vaut rien, car il n'y a pas de iuſtice à fatiguer ſes Auditeurs, il ne falloit pas mettre incontinant aprés, *me fait une fatigue*, & cette façon de parler ne vaut rien, pour dire, me fatigue.

Que d'aller par un tas de confuſes merveilles

Méchante ceſure. Chacun croit qu'il n'a pas de diſcernement pour les ſentir, puis qu'il y tombe ſi ſouvent. On pourroit en pardonner deux ou trois dans un grand ouvrage.

Là ſouvent le Heros d'un ſpectacle groſſier,

On dit bien le Heros du Poëme, ou de la Tragedie, ou de la piece, mais on ne dit point *le Heros d'un ſpectacle*, & le mot *groſſier* eſt une épithete bien groſſiere pour ſpectacle; & ce mot eſt trop groſſier pour eſtre aimé & repeté ſi ſouvent. Il eſt encore repeté en la page ſuivante 121.

La Tragedie informe, & groſſiere en naiſſant,

Et encore au premier vers de la page enſuite 122.

De Pelerins, dit-on, une troupe groſſiere.

Page 123. Il blame le Roman de Clelie, & taxe indignement celle qui l'à fait, qui fait honneur à la France & à ſon ſexe. Elle n'a rien fait que de raiſonnable dans ſes œuvres, & qui ne faſſe voir à tout moment des traits d'un eſprit iudicieux, tendre, & delicat. Mais il n'y a bon eſprit qu'il ne veuille rabbaiſſer,

esperant s'élever par ce moyen au dessus de tous.
En la mesme page 123.

Il faut dans la douleur que vous vous abbaissiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Miserables rimes, & pauvres vers, bien que tirez de ceux d'Horace qui sont tres-bons.

Si vis me flere dolendum est
Primùm ipsi tibi.

DORANTE.

En tirant des anciens les bons preceptes, il faut les sçavoir donner élegamment comme eux.

PHILENE.

Page 124. Parlant d'un Poëte tragique.

Chacun peut le traiter de fat & d'ignorant.

Que ce mot de *fat* est infame & bas, pour parler d'un Autheur. Mais ce mot luy plaist, bien qu'il déplaise aux honnestes gens.

Nous voicy enfin arrivez au Poëme Epique ou Heroïque, pour lequel seul il a entrepris tout cét Art Poëtique, par sa seule ialousie contre ceux qui en ont fait, & qu'il poursuit à outrance; parce que n'ayant ny genie ny force pour faire un Poëme, il voudroit ruiner cette haute Poësie. Mais pour bien établir ses nouvelles & fausses regles, il n'a pas moins pretendu que de renverser le iugement de tout ce qu'il y a de raisonnables esprits en France, qui sçavent bien que le Poëme Heroïque doit avoir des fictions, pour estre une Poësie; & que les fictions, pour estre receuës & agreées par le iugement, doivent estre vray-semblables; & que tout le merveilleux & le surnaturel doit estre fondé sur la Religion du Heros que l'on prend

pour ſuiet, du Prince à qui l'on conſacre l'ouvrage, du Poëte qui le compoſe, & de tous ceux qui le doivent lire, & qui doivent en iuger. Autrement l'ouvrage ſe détruit de luy-meſme, n'ayant point de fondement raiſonnable, & eſt rebuté du Lecteur, comme la Franciade a eſté mépriſée; parce que Ronſard, pour fonder ſes fictions ſur les faux Dieux, y parle comme Payen. Homere & Virgile ont fait leurs fictions ſur le fonds de leurs fables, qui eſtoient le fonds de leur Religion. Et le Taſſe a fait ſes fictions ſur le fonds de noſtre Religion, par laquelle nous croyons un ſeul Dieu, & des Anges, & des Demons. Il a introduit un Ange qui apparoiſt à Godefroy, & il feint le Demon qui tient ſon conſeil dans les enfers. La faute qu'il a faite eſt de luy avoir donné le nom de *Pluton*, & d'avoir mis dans les enfers les meſmes ſuplices, que Virgile y a mis, qui ſont ſelon les fables. Car cela ne s'accorde pas avec noſtre Religion, qui admet ſeulement ce qui peut eſtre animé par les Demons, comme les enchanteurs, qui font des effets auſſi ſurprenans dans nos Poëmes, que les Dieux & les furies dans ceux des anciens. Il ne faut point dire qu'un Poëte parmy nous fait par *une pieuſe erreur*, ce qu'il fait par la ſeule raiſon, & par bon iugement; parce qu'il n'y a point de Poëſie Heroïque, ſi les fictions n'en ſont fondées ſur le vray-ſemblable, qui a ſon fonds unique ſur la verité des choſes ſurnaturelles que nous croyons. S. Gregoire de Nazianze, qui eſt un excellent Poëte Grec a meſlé des fictions parmy les grands myſteres qu'il a traitez; il ne la point fait par une *pieuſe erreur*, mais par raiſon. Et les choſes que nous croyons ſont ſi grandes, par la

toute

toute puiſſance du ſeul Dieu; & par les grandes merveilles qu'il a faites, & qui donnent de ſi grandes idées pour en feindre de pareilles, qu'il n'y a rien dans les fables qui puiſſe approcher de leur grandeur & de leur beauté. Il ne faut pas reprocher à noſtre Religion qu'elle ne preſche que penitence, & que ſuplices meritez: ce n'eſt point de cela qu'on parle dans nos Poëmes, mais de ce qu'il y a de plus grand, de plus haut, & de plus admirable; puis que la Poëſie doit touſiours penſer à plaire en inſtruiſant. Mais ceux qui veulent faire croire qu'il ne faut repreſenter que des Divinitez Payennes dans les Poëmes, font bien voir que par manque de force & d'invention pour feindre hautement & agreablement ſur nos veritez, ils veulent que l'on ſe tienne à la fable, qui eſt l'unique recours de tous ceux qui n'ont point d'invention. Et ils veulent perſuader aux Poëtes François, qui ont une Religion ſi haute & ſi noble, qu'il ne doivent celebrer les Heros Chreſtiens qu'avec le ſecours des fables Payennes, & des faux Dieux. Voicy comment noſtre Maiſtre de Poëſie veut établir cette nouvelle & ridicule doctrine.

D'un air plus grand encor la Poëſie Epique
Dans le vaſte recit d'une longue action,
Se ſoutient par la fable, & par la fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage.
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la prudence, & Venus la beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre.
C'eſt Iupiter armé pour effrayer la terre.

Vn orage terrible aux yeux des Matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse.
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cét amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs tousiours écloses.

Il est vray qu'un Poëte sterile d'invention trouve sous sa main ces fleurs tousiours écloses: car il n'a qu'à lire les Metamorphoses, & quelques Poëtes Payens, qui au deffaut de sa secheresse luy fournissent toutes ces Divinitez, sans qu'il ait le talent d'inventer: parce que ce sont choses dé-ia inventées, & qui sont exposées à tous; Et nostre Docteur dit que,

Dans cét amas de nobles fictions
Le Poëte s'égaye en mille inventions.

Mais ce n'est pas un Poëte François qui fait ces fictions & ces inventions, puis qu'il les trouve toutes faites dans les Poëtes Payens. C'est pourquoy ceux qui n'ont pas le talent de l'invention, qui est si rare, soutiennent qu'il ne faut que les fables, parce qu'elles leur servent d'invention. Mais il faut que nous trouvions dans nostre fonds propre, des fictions bien plus nobles que n'ont iamais esté toutes celles des Payens; parce que nous les tirons du fonds d'une verité qui nous offre dés choses bien plus hautes & plus merveilleuses.

Page 125. Pour unique modele d'un Poëme il nous presente l'Eneïde, où l'on void d'abord Iunon, Eole, Neptune, Venus, Iupiter, &c. & il dit que.

Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur.

Mais tout cela ne nous est point propre, parlant des grands faits d'un Roy fait Chrestien, que l'on presente à un Roy Tres-Chrestien, de qui l'on veut prendre occasion de parler. Et il faut voir si sans tous ces ridicules ornemens, on ne s'éleve pas en des inventions bien plus hautes, & en une diction aussi belle que celle des Anciens: il faut voir si nos vers tombent en langueur, si nostre Poësie est morte, & si elle rampe sans vigueur.

Il est facile d'en iuger, si l'on veut lire sans haine quelques Modernes dont la Poësie est si noble. Si l'on mesloit des Divinitez fabuleuses parmy les actions d'un Heros Chrestien, & parmy celles d'un Roy Tres-Chrestien, dont on prend suiet de parler quelquefois, on soüilleroit les actions de l'un & de l'autre: & l'on feroit une confusion monstrueuse. Il poursuit, & dit que sans tous ces Dieux,

Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide,
C'est donc bien vainement que nos Autheurs deceus
Bannissans de leurs vers ces ornemens receus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints, & ses Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes.
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer, &c.

Homere & Virgile y ont mis aussi leurs Lecteurs, puis qu'il y ont fait descendre leurs Heros. Mais comment ose-t'il reprocher à nos Poëtes qui ont le stile Poëtique, que sans mesler les faux Dieux dans leurs ouvrages, ils ne sont que des Orateurs timides, & de froids Historiens. Nul ne leur avoit encore reproché

ny la timidité ny la froideur. Ils ont assez fait paroistre leur hardiesse dans leurs inventions, & leur force dans leur stile. Et qui sont les Autheurs deceus, où ceux qui ont recours aux fables Payennes, ou ceux qui reiettent *ces Dieux éclos du cerveau des Poetes?* Car ces Dieux estant si ridicules dans leurs chants, le seroient bien plus dans les nostres?

Quand un Poëte a du genie, il luy est facile de plaire par quelques descriptions des merveilles que Dieu a faites dans tous les temps, par de nobles fictions vraysemblables, & par toutes les passions humaines; & celuy qui a de la haine pour ces grands suiets, parce qu'il n'a pas la force de les traiter, a pretendu follement qu'il ruineroit le Poëme Epique en France, & que sur sa ruine il établiroit le throne de la Satyre.

DORANTE.

Il ne gagnera pas sa cause devant des Iuges raisonnables.

PHILENE.

Il n'est pas besoin que nous adioustions un mot à des remarques si iustes sur son nouvel Art pour la Poësie Heroïque. Mais suivons.

page 126.

Et quel obiet enfin à presenter aux yeux
Que le diable tousiours heurlant contre les Cieux,
Qui de vostre Heros veut rabbaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire.

Il veut faire croire que l'on ne void autre chose que le diable dans nos Poëmes, où toutefois ce nom n'est point employé, n'estant pas Poëtique, où le demon n'est iamais presenté que rarement; mais avec de telles fureurs, que iamais Megere n'en poussa de pareilles.

Et ce n'eſt pas une grande merveille que le demon diſpute la victoire à Dieu, puis que le Fils de Dieu meſme l'a appellé le Prince du monde. Il adjoûte.

Ce n'eſt pas que i'approuve en un ſuiet Chreſtien
Vn Autheur follement idolatre & Payen.

Par ces deux vers il comdamne luy-meſme tout ce qu'il a dit auparavant ; & ce qu'il dit en ſuite le condamne encore.

Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oſer de la fable employer la figure,
De chaſſer les Tritons de l'Empire des eaux,
D'oſter à Pan ſa flute, aux Parques leurs ciſeaux,
D'empeſcher que Caron, dans ſa fatale barque
Ainſi que le Berger ne paſſe le Monarque,
C'eſt d'un ſcrupule vain s'allarmer ſottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément.

On demeure d'accord que ce ſeroit une ſottiſe, que de vouloir bannir ces ſottiſes d'un ſuiet profane, comme ſont tous les ouvrages où le Poëte parle en Payen, mettant touſiours *les Dieux*, au lieu de parler de *Dieu*. Mais appellera-t'il un ſuiet *profane*, quand il parle à un Roy Tres Chreſtien, dont la perſonne eſt ſacrée, & quand il veut celebrer une de ſes grandes actions, comme eſt le paſſage du Rhin ; & ſera-ce *s'allarmer ſottement* que de l'avoir blâmé pour avoir introduit le Dieu du Rhin, s'oppoſant au paſſage du Roy?

Il demeure donc d'accord qu'il ne faut pas parler en Payen, en un ſuiet Chreſtien, & ainſi il iuſtifie entierement le Poëme de Clovis ; & il ſe condamne d'avoir parlé en Payen au Roy, en celebrant ſon fameux paſſage du Rhin, puis que ce n'eſtoit pas un

ſuiet profane; la perſonne à qui il parloit, & dont il parloit, eſtant ſacrée. Puis eſtant contraire à luy-meſme, il dit pour les ſuiets Heroïques, & qui parmy nous ne peuvent eſtre que Chreſtiens.

Bien-toſt ils deffendront de peindre la Prudence,
De donner à Themis ny bandeau ny balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le temps qui s'enfuit une horloge en la main.
Et par tout des diſcours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele, iront chaſſer l'Allegorie.

Voilà de grandes pertes que font les Poëtes qui n'introduiſent point de fauſſes Divinitez. Encore s'il euſt mis *Bellone*, & non *la Guerre*, dont iamais on n'a fait une Deeſſe; & a-t'il veu dans Homere ou dans Virgile *le temps qui s'enfuit une horloge en la main.* Et quel vers,

Dans leur faux Zele, iront chaſſer l'Allegorie.

Et pourquoy accuſer un Poëte Chreſtien de chaſſer l'Allegorie, puis que leurs Poëmes ſont pleins de celles qui ſont raiſonnables?

Page 127.

Laiſſons les s'applaudir dans leur pieuſe erreur,
Mais pour nous banniſſons une vaine terreur.
Et n'allons point, parmy nos ridicules ſonges,
Du Dieu de verité faire un Dieu de menſonges.

L'opinion de ceux qui banniſſent les faux Dieux des Poëmes Chreſtiens, n'eſt point fondée ſur la pieté ny ſur la devotion, mais ſur la ſeule raiſon: de quoy meſme tout impie doit demeurer d'accord, pourveu qu'il luy reſte quelque iugement.

Et quelle ceſure. *Et n'allons point parmy*, un tel Poëte doit il s'eriger en Docteur de Poëſie? Et eſt-ce

Dieu qui fait les fictions, ou le Poëte ? Puis il devroit avoir appris à distinguer la fiction d'avec le mensonge. Voicy en suite des preceptes bien importans, en beaux termes, & en beaux vers.

Faites choix d'un Heros propre à m'interesser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique,
Qu'en luy iusqu'aux deffauts tout se montre Heroïque.
Que ses faits surprenans soient dignes d'estre oüis :
Qu'il soit tel que Cesar, Alexandre ou LOVIS.
Non tel que Polynice, ou son perfide frere.
On s'ennuye aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
Soyez vif & pressé dans vos narrations,
Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.

Il ne dit pas un mot des riches comparaisons, sçachant bien qu'il a grande peine à en faire. Mais quelles façons de parler. *En vertus magnifique*, *des deffauts Heroïques*, & son *dignes d'estre oüis*, qui n'est que pour rimer à *Louis*, & comment veut-il que le Heros soit tel qu'Alexandre, puis qu'il l'a declaré digne des petites maisons ?

Page 127. & 129. Il est si temeraire que de traitter de fou S. Amand, qui a fait des pieces, de la beauté desquelles il n'approchera iamais, comme sa *Solitude*, *l'Andromede*, & sa *Rome ridicule*, qui vaut mieux toute seule que toutes les Satyres ensemble.

Pourquoy appelle-t'il *crier d'une voix de tonnerre* d'avoir dit.

Ie chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Qui est de M. de Scudery, puisque ce vers est beau, & n'a nulle enflure. Et comment ose-t'il nous presenter pour un vers d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux.

Ie chante les combas, & cét homme pieux, &c.

Il n'y a rien de si piteux que *cét homme pieux* ; car *homme* n'est pas égal à la force *du virum* de Virgile, & il devoit traduire le *fato profugus*, mais il n'en a pas eu la force.

Voicy encore de beaux preceptes pour le Poëte Heroïque, afin qu'il fasse rire: parce qu'il croit que c'en est l'excellence, & non de se faire admirer.

Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut estre à la fois & pompeux & plaisant.

C'est ce qu'il a pretendu accorder dans son *Lutrin*, qu'il a intitulé Poëme Heroïque.

I'aime mieux Arioste, & ses fables comiques,
Que ces Autheurs tousiours froids & melancoliques.

Ces Autheurs tousiours, méchante cesure. Mais voilà un beau iugement, d'aimer mieux des fables comiques, qu'un vol égal bien soutenu. Montagne fait un iugement bien contraire de l'Arioste ; quand il dit qu'il est comme ces petits oiseaux volans d'arbre en arbre, parce qu'il vole ainsi de conte en conte, & qu'il faut se soutenir sur un seul suiet, comme un Aigle, qui s'eleve en l'air, & qui y soutient long-temps son vol.

DORANTE.

Ce sont des preceptes qui ne tendent qu'à ses fins, qui sont de faire estimer ses Satyres, plus que les grands ouvrages de Poësie.

PHILENE.

Suivons. page 129.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.

Cette inversion est insupportable. Il falloit mettre

Homere,

Homere, avant que de dire *instruit par la nature.* C'est ne sçavoir pas faire des vers, que d'estre reduit à faire de telles inversions. S'il y croit de l'agréement & de la force, il est fort trompé, & il doit sur cela consulter les Maistres. Il pouvoit mettre.

Il nous semble qu'Homere, instruit par la nature,
Pour plaire, ait à Venus dérobé sa ceinture.

Aussi bien, pour dire, *ait*, il vaut mieux dire, *Il nous semble*, que de mettre, on diroit : car pour bien parler, on ne dit pas, on diroit *qu'il ait derobé*, mais *qu'il a derobé*, ou *qu'il auroit derobé.* Il faut parler correct en vers aussi bien qu'en prose : mais il n'a peu mettre *qu'il a* à cause de ce qui suit, *à Venus*, & il a cru qu'on souffriroit *ait*, qui s'accommodoit mieux avec *à Venus.*

En suite en la mesme page 119 il dit des merveilles d'Homere, dans le seul dessein de détruire celuy qui en a marqué les deffauts en son traité des Poëtes Grecs, Latins, & François ; & luy-mesme il fera voir dans son traité de Longin cinq ou six pages des ridicules inventions d'Homere, qu'il appelle enfin *badineries.* Il dit de luy.

Par tout il divertit, & iamais il ne lasse.
Il ne s'égare point en de trop longs discours...
Chaque vers, chaque mot court à l'evenement.

Et toutefois chacun a reconnu qu'il n'y eut iamais un si ennuyeux narrateur.

Voicy enfin comment il depeint celuy qui est l'obiet de son envie& de sa fureur. Car il s'en est assez declaré aprés ses lectures de son Art Poëtique, bien qu'il ne le nomme pas ; & il s'est vanté à quelques-uns qu'il avoit

ruiné par ſon Art Poëtique le Poëme de Clovis, & tous les Poëmes Chreſtiens. Il le traite en cette page 129. & en la 130. *d'Ecolier, de Poëte ſans art, d'échauffé d'un beau feu par hazard, d'enflé d'un vain orgueil, d'eſprit chimerique qui a osé prendre en main la trompette, de Muſe dereglée, qui ne s'éleve que par ſauts & par bonds, de n'avoir qu'un feu dépourveu de ſens & de lecture, qui s'eſteint à chaque pas faute de nourriture, de maigre genie, qui ſe donne l'encens qu'on luy denie, qui a oſé dire que Virgile manquoit d'invention, & qu'Homere n'entendoit pas la noble fiction; qui appelle de ſon ſiecle à la poſterité, & de qui les ouvrages combattent dans un magaſin les vers & la pouſſiere.* Voilà une tirade que ſa plume envenimée a miſe ſur le papier, qu'il a voulu profner long-temps, & qu'enfin il a renduë publique par l'impreſſion; mais c'eſt une fureur qui eſt plus digne de mépris que de réponſe. Le Poëme de Clovis eſt connu & iugé; il n'eſt plus temps de l'attaquer, & il n'eſt plus queſtion auſſi de le deffendre.

DORANTE.

Ie demanderois ſeulement au Satyrique, ſi ce ſont les Viſionnaires, ou les Amours de la Regle & du Compas, & ceux du Soleil & de l'Ombre; ou l'Ariane, ou la Verité des Fables, ou le grand Poëme de la France Chreſtienne, & tant d'autres ouvrages, qui feront paſſer leur Autheur pour *Eſcolier*, pour *Poëte ſans art*, pour *Muſe dereglée*, & pour *maigre genie*; & pour dépourveu de ſens & de lecture, celuy qui par un traitté auquel nul docte n'a pû répondre, a marqué tant de deffauts d'Homere & de Virgile; Et ſi ſon Poëme de Clovis eſt caché à la lumiere, & rongé des vers dans

un magazin, dont i'ay veu cinq diverses impressions, de Paris, d'Avignon & de Hollande. Ces ouvrages ne sont pas pour perir, contre lesquels l'envie conçoit tant de rage.

DAMON.

Ie sçay le veritable suiet de cette fureur ; & qu'elle est venuë de ces vers qui ont esté addressez au Roy au devant du Poëme de Clovis, & que i'ay voulu apprendre.

Et quand du Dieu du Rhin l'on feint la fiere image
S'opposant en fureur à ton fameux passage,
On ternit par le faux la pure verité
De l'effort qui domta ce grand fleuve indomté.
Forcer les élemens par un cœur heroïque,
Est bien plus, que lutter contre un Dieu chimerique.
A ta haute valeur c'est estre iniurieux,
Que de mesler la fable à tes faits glorieux.
Recourir à la feinte offense ta victoire :
Et c'est moins dire en vers, que ne dira l'histoire.

PHILENE.

Ces vers ne le designoient pas particulierement, & estoient seulement pour soutenir la regle, que l'on ne doit pas mesler les Dieux des Payens, dans les ouvrages pour les Heros Chrestiens ; & d'autres Poëtes que luy estoient tombez dans la mesme faute, de parler du Dieu du Rhin dans leurs vers sur ce passage.

DORANTE.

Les Poëtes qui n'ont point d'invention, ne sçavent où aller s'ils ne trouvent dans la fable un Dieu pour les conduire.

DAMON.

Et parce qu'il parloit souvent contre le Poëme de

Clovis, il a pris encore pour luy ce qui eſt à la fin d'une Ode, où il eſt dit parlant du Roy.

Contre les iugemens vulgaires,
Sans gouſt, iniuſtes, temeraires,
I'eſpere dans ſon équité:
Et ſa gloire en ſera plus belle,
S'il n'attend pas que i'en appelle
A la iuſte poſterité.

DORANTE.

C'eſt donc ſur cela qu'il l'accuſe d'en appeller la poſterité : mais cela eſt dit ſi agreablemeut, deſirant que le Roy iuge des iniuſtes iugemens ; qu'un Poëte qui fait de tels vers, eſt auſſi aſſeuré des iugemens de ceux qui ont bon gouſt en ſon ſiecle, que des iugemens de la poſterité.

PHILENE.

Nous ſçavons qu'il n'a fait ſon Art Poëtique, que pour établir ſes ridicules regles, par leſquelles il pretend bannir des Poëmes Dieu, les Saints, & les Anges, & les demons, pour y rétablir les Divinitez Payennes, & renverſer par ce moyen le Poëme de Clovis, qui eſt plein d'aſſez d'inventions & d'agréemens, ſans avoir beſoin du ſecours des fables ridicules.

DORANTE.

Noſtre ſiecle a des eſprits bien plus ſolides, plus purs & plus delicats que ceux des anciens, qui avec leur fauſſe Religion ne pouvoient avoir que de folles idées. La Preface du Poëme de Clovis a eſté au devant des pitoyables regles de cét Art Poëtique, qui eſtoient déia preſchées en divers lieux avant l'impreſſion, laquelle n'a rien appris de nouveau, & n'a donné que le moyen

d'y répondre plus seurement pour les détruire.

PHILENE.

Mais continuons nostre lecture. Page 130. où il parle de la Comedie des Grecs.

Enfin de la licence on arresta le cours.
Le Magistrat des loix emprunta le secours.
Et rendant par Edit les Poëtes plus sages,
Deffendit de marquer les noms & les visages.

Méchante cesure. *Le Magistrat des loix.*

L'Auteur des Satyres s'avertit icy luy-mesme de devenir plus sage, au moins par les loix du Magistrat d'Athenes, pour ne nommer plus personne, puis qu'il ne peut estre retenu par les loix Chrestiennes. Moliere, qu'il avoit nommé *rare & fameux esprit*, au commencement de la Satyre qu'il luy a dediée, & qu'il accuse maintenant page 132 de tant de bassesse, estoit bien plus moderé & plus habile que luy: car il a si bien peint des caracteres ridicules, que chacun y estoit connu, & s'y connoissoit, sans qu'il eust suiet de s'en plaindre, parce qu'il ne nommoit personne.

En la mesme page 132. où il parle de la Comedie.

Que son stile humble & doux se releve à propos.

Humble ne vaut rien en ce lieu là, pour dire *bas* ou *simple.* Car l'humilité estant une vertu, est autre chose que ce qui est propre à la Comedie.

Page 135.

Qu'ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs,
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrez du mediocre au pire.

Les vers ne souffrent point de mediocre Autheur.
Ses écrits en tous lieux sont l'effroy dû Lecteur.

Horace dit tout cela en vn vers. & demy, magnifiquement.

Mediocribus esse Poëtis
Non homines, non dii, non concessere columnæ.

Ce vers. *Il est dans tout autre art*, n'est pas seulement d'une Poëte vulgaire, mais d'un tres-méchant Poëte: car il est si dur, que l'on ne peut le prononcer que l'oreille n'en soit cruellement offensée. Il a tant recommandé dans cét Art la douceur,& le vers aisé: & il pourroit prendre pour luy-mesme ce qu'il dit en suite.

Les vers ne souffrent point de mediocre Autheur.
Ses écrits en tous lieux sont l'effroy du Lecteur.

Il n'y a personne, quoy que peu docte en fait de vers, qui ne confesse que *dans tout autre art*, fait un vers qui est l'effroy du Lecteur. Vn Medecin dont il se mocque ingratement parce qu'il sçait l'Architecture, n'offense point la Medecine, mais un Poëte qui fait de si méchans vers, offense les oreilles,

DAMON.

Il est vray que *dans tout autre art* fait un vers effroyable.

PHILENE.

En la mesme page 135.
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs,
Vous donne en ces reduits prompts à crier, merveilles.

Des *reduits prompts à crier merveille.* C'est une façon de parler, dont la hardiesse ne sera iamais iugée raisonnable.

Tel écrit recité se soutint à l'oreille,
Qui dans l'impression au grand iour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard penetrant.

Voilà l'état où il est tombé luy-mesme par cette impression, comme on le connoist par le iugement de ceux de bon goust qui l'ont luë, & par ces remarques qui en ont esté faites.

DORANTE.

Il devroit tousiours lire, & iamais ne faire imprimer.

PHILENE.

Un fat quelquefois ouvre un advis important.

Voilà encore ce mot de *fat*, qui luy plaist tant, & qui déplaist tant aux honnestes gens, & que toutefois il offre si souvent au Roy. Il l'avoit mis encore deux fois en la page 131.

Et mille fois un fat finement exprimé,

Et au 8. vers aprés.

Vn honneste homme, un fat, un ialoux, un bizarre.

DORANTE.

Ce mot est si bas qu'il fait de la peine en Poësie.

PHILENE.

Page 136.

Et de l'art mesme apprend à franchir les limites.

Méchant vers, tant pour la rude inversion, que pour l'équivoque. Car *apprend* semble se lier avec *de l'art mesme*, & toutefois le Poëte veut que l'on entende *franchir les limites de l'art mesme*, ce qui est une double faute, qui fait une trop grande obscurité

Page 137. Voicy comme aprés avoir tant fait le fou dans ses Satyres, & tant parlé contre la raison & contre la sagesse, enfin il s'érige en sage Docteur, & crie.

Autheurs, pretez l'oreille à mes instructions.
Qu'en sçavantes leçons vostre Muse fertile
Par tout ioigne au plaisant le solide & l'utile.
Vn Lecteur sage fuit un vain amusement.

Méchante cesure. *Vn Lecteur sage fuit.* Les Autheurs qui liront tant de méchans vers, ne presteront pas volontiers l'oreille aux instructions d'un tel Docteur.

Que vostre ame & vos mœurs, peints dans tous vos ouvrages,
N'offrent iamais de vous que de nobles images.
Ie ne puis estimer ces dangereux Autheurs
Qui de l'honneur en vers infames desertcurs,

L'honneur en vers ne vaut rien du tout.

Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

Celuy qui écrit est le coupable, & non le papier, qui est innocent, & souffre tout. On peut iuger s'il est de ces dangereux Autheurs qui trahissent la vertu.

Page 141. parlant du Roy.

Mais quel heureux Autheur dans une autre Eneïde
Aux bords du Rhin tremblant conduira cét Alcide.

Alcide n'est que pour rimer; car Alcide n'est point le Heros de l'Eneïde. Il n'a pas voulu mettre, *conduira cét Enée*, sçachant bien que le caractere d'Enée est méprisé de tous les Lecteurs de l'Eneïde, & ne doit pas estre comparé à celuy du Roy.

Le reste n'est qu'une exhortation aux Poëtes pour chanter le Roy par les leçons

Que sa Muse au Parnasse
Rapporta ieune encor du commerce d'Horace.

On void qu'il est bien ieune encore dans l'étude d'Horace, puis qu'il ne sçait pas encore luy-mesme en pratiquer

pratiquer les leçons. Mais pourquoy rapporter des leçons au Parnaſſe, puis que c'eſt plûtoſt du Parnaſſe que les amans de la fable apportent des leçons. Cela n'eſt pas intelligible, & doit eſtre corrigé. Mais il luy ſera difficile de remettre ſur l'enclume tant de choſes qu'on luy montre qui ſont à reformer.

Dans ce quatriéme chant de ſon Art poëtique, on voit d'abord qu'ayant perdu le fil & la conduite des preceptes d'Horace, il tombe en des baſſeſſes continuelles, & dans l'embarras, comme un aveugle qui a perdu ſon baſton. Aprés ſon conte dn Medecin, qui eſt ſi long & ſi inutile à ſon ſujet, il n'y a rien qui ne marque ſon deſordre. On y void page 135. *Ecoutez tout le monde*, qui eſt d'une baſſeſſe à rebuter tous ceux qui ont quelque gouſt pour la langue; & en ſuite outre les mauvais vers qui ont eſté marquez entre pluſieurs, on doit conſiderer ces deux.

Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles
Du ſein d'un Preſtre émeu d'une divine horreur.

Quelle ceſure. *Le Ciel en vers?* Et comment veut-il ſ'ériger en Payen, diſant, que le Ciel fit parler en vers les Oracles; puiſque ces Oracles eſtoient de l'Enfer, & non du Ciel?

DORANTE.

Il faut luy pardonner, car il eſt en deſordre, & il ne ſçait ce qu'il dit.

PHILENE

Horace luy meſme n'en eut pas dit autant. Liſons. Et dans le vers qui ſuit, il y a, *Du*, *d'un*, & *d'une*.

Du ſein d'un Preſtre émeu d'une divine horreur.

DORANTE.

O! quel Poëte! Cela fait un horrible enchaiſnement, de *du*, & *d'un*, & *d'une*.

PHILENE.

Page 140.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.

Se flétrir par un vice, est une étrange façon de parler. Enfin il conclud.

Pour moy qui jusqu'i-cy nourry dans la Satyre,
N'ose encor manier la trompette & la Lyre.

Il ne l'ose pas encore, & ne l'osera jamais : Car il ne sçait pas mesme par où il pourroit commencer : Et comment ose-t'il se mesler d'enseigner aux autres à manier la trompette, c'est à dire, le Poëme epique, dont il ose donner des regles, puisqu'il n'ose pas la manier luy mesme ? Aussi en concluant son Art poëtique, il se dit.

Plus enclin à blâmer, que sçavant à bien faire.

Fin des Remarques sur l'Art Poëtique.



DIALOGUE VI.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

NOus avons assez repris haleine. Voyons ce qui suit.

Remarques sur le Poëme Heroïque intitulé le Lutrin.

Le poëte a cru qu'il feroit un poëme bien nouveau & bien merveilleux, s'il traitoit en vers magnifiques un suiet ridicule. On luy a souvent oüy dire que les autres

faiſoient *un Heroïque ridicule,* & que pour luy il faiſoit *un ridicule Heroïque.* Mais il s'eſt bien trompé luy-meſme, agiſſant contre la regle d'Horace,

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

C'eſt à dire.

Nul ne doit par un vers tragique
Traiter une choſe comique.

Le deffaut de n'avoir pas traité ce ſuiet en un ſtile comique & burleſque, comme il devoit, eſtoit reparé en quelque ſorte quand il le recitoit, par ſon ton de voix qui avoit quelque choſe de ridicule: mais l'ouvrage ayant eſté imprimé, & eſtant dénué de la prononciation, il a paru extravagant ; quand on a veu dans la bouche d'une horlogere des paroles que Virgile a données à Didon, & qui ne conviennent nullement à une horlogere. Ainſi toute cette raillerie paroiſt fade, ſans eſprit, & ſans iugement: & ceux qui avoient approuvé cét ouvrage dans le recit de l'Autheur, le mépriſent dans la lecture ; voyant ce ſuiet traité tout autrement qu'il ne devoit eſtre, malgré ſon titre ſpecieux de Poëme Heroïque, qui promet de la grandeur & de la maieſté. Mais la haute diction s'accorde ſi mal avec le ſuiet bas, & la hauteur pretenduë de l'Autheur s'accorde ſi mal avec les regles & le bon ſens qui luy ſont contraires, que les meilleurs de ſes amis en ont eſté confus.

DORANTE.

Toutes les perſonnes raiſonnables en ont fait le meſme iugement.

DAMON.

Il me tarde que nous n'entrions dans le détail.

PHILENE *continuë.*

L'Autheur, pour déguiſer la matiere en publiant ſon ouvrage, & pour reparer en quelque ſorte l'outrage qu'il avoit fait à un lieu ſi auguſte & ſi Saint comme eſt la Sainte Chapelle de Paris, d'avoir voulu rendre tous ſes Officiers & ſes Chanoines ridicules ; a pris le nom de *Pourges*, qui eſt un village prés de Montlehery, où il feint qu'il y a une chapelle ; & il a eſperé qu'il ſe mettroit ainſi à couvert : mais il devoit auſſi changer beaucoup de particularitez, qui convenoient à la ville de Paris, au Palais, & à la Sainte Chapelle, & qui ne conviennent nullement à ce village. Mais il n'a pas voulu étouffer ces enfans de ſa Muſe Heroïque & ridicule.

Sur le premier Chant.

Page 150.
S'engraiſſoient dans leur longue & ſainte oiſiveté.

Méchante ceſure. Car deux epithetes ne devoient point eſtre coupées par le repos du vers.

Quand la Discorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
S'arreſta pres d'un arbre au pied de ſon Palais.

Comme il ne reſpecte point les lieux Saints, il ne reſpecte point auſſi les Ordres Religieux Il faut donc s'imaginer qu'à Pourges il y a des Cordeliers & des Minimes, & un Palais. Tout cela convenoit à la ville de Paris, mais l'imagination ne peut ſouffrir que l'Autheur transporte tout cela a Pourges, & la tranſporte auſſi pour y voir toutes ces choſes. Meſme on y verra Ribou avec ſa boutique.

DORANTE.

C'est un étrange changement de Scene.

PHILENE *lit.*

Toute la fiction de la Discorde est prise de l'Arioste, qui dit aussi qu'elle fut trouvée parmy des Moines qui tenoient un chapitre.

En cette mesme page 150. il fait encore,

Accourir à grands flots ses fideles Normans,
Elle y void abborder le Marquis, la Comtesse,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Noblesse.

Tout cela ensemble ne convient point au village de Pourges.

Page 152. Dans la comparaison qu'il fait d'un taureau, il l'appelle *le superbe animal* Cette epithete ne convient pas à un taureau, qui est un animal pesant & triste.

DORANTE.

Il faut luy pardonner: car il n'est pas accoustumé à faire des comparaisons.

PHILENE.

Encore y fait-il une rime d'écolier, rimant *vie* avec *furie.* Il fait souvent de telles rimes.

Page 155,

Alors de cent arrests tu peux le terrasser.
Pour soutenir tes droits que le Ciel authorise,
Abysme tout plustost, c'est l'esprit de l'Eglise.

Quel transport de satyrique, de dire que l'esprit de l'Eglise soit d'abysmer tout plustost que de ne pas soûtenir ses droits par cent Arrests? Car l'esprit de quelques particuliers, n'est pas l'esprit de l'Eglise, qui est en soy toute Sainte.

DORANTE.

Non, il eſt pluſtoſt indiſcret qu'impie en cét endroit. Il a entendu dire, c'eſt l'humeur des Eccleſiaſtiques. Mais c'eſt manquer de iugement, que de parler ainſi de l'eſprit de l'Egliſe, ſans mieux expliquer ce qu'il veut dire.

DAMON.

Ces corrections luy apprendront à penſer un peu plus à ce qu'il dit.

PHILENE.

Page 156.

Ces vertus dans Aleth peuvent eſtre en uſage.
Mais dans Pourges, plaidons.

Il a cru qu'en diſant mal de tout le monde, il devoit au moins obliger M. d'Aleth, & tous ſes amis.

Page 156. *Le nom de l'horloger la Tour.*

Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Eſt l'unique ſoucy d'Anne ſon horlogere.

De dire que la femme d'un horloger ſoit *ſon horlogere*, cela eſt dit ſans raiſon & ſans eſprit, pour dire *ſa femme*.

Page 157.

Ils s'adorent l'un l'autre, & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement.

C'eſt pouſſer ſans bornes la médiſance contre deux perſonnes mariées.

Sur le ſecond Chant, Page 158.

Cependant cét oiſeau qui proſne les merveilles.

Iamais on n'a appellé la Renommée un *oiſeau*. Cela n'eſt point de la fiction Poëtique.

Puis parlant de la crainte de l'horlogere, il dit,

A ce triste recit tremblante & desolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teste échevelée.

Cela n'a nul rapport, de mettre ensemble une femme tremblante, & ayant l'œil en feu. Les Poëtes doivent mieux representer les effets des passions.

Puis il fait parler l'horlogere en fureur, avec les mesmes paroles que Virgile donne à Didon parlant à Enée: mais avec un si miserable rapport pour servir à une horlogere, que cela donne du dégoust. Enfin l'on ne sçait où est la raillerie en tout cela; & ne la trouvant pas, elle retombe sur le faux railleur.

DAMON.

Il est certain que cela n'a pû plaire à personne.

PHILENE.

Page 159. *Au nom de nos baisers.*

Il faut demander quel nom avoient les baisers de l'horloger & de l'horlogere.

Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ma memoire.

Il veut le renvier sur Virgile, faisant parler poëtiquement un horloger à sa femme, au lieu que Virgile fait parler simplement Enée à Didon.

nec me meminisse pigebit Elisæ,
Dum memor ipse mei, &c.

C'est à dire.

Ie veux bien de Didon garder le souvenir.
Tant que i'auray de vie, &c.

C'est vouloir faire parler sans raison un horloger plus noblement que le Heros de Virgile, & ridiculement, en enflant sa poësie dans une passion.

Page 160.

Et toy mesme donnant un frein à tes desirs.

Méchante cesure, *Et toy-mesme donnant.*

Non, ton pere à Paris ne fut point boulanger.
Et tu n'es point du sang de Germain l'horloger.
Ta mere ne fut point la maistresse d'un coche.
Caucase dans ses flancs te forma d'une roche.

Tout cela est si pauvre & si plat, qu'il vaut mieux laisser là tout cét endroit, que de s'y amuser davantage.

DORANTE.

L'Autheur des remarques a raison, & l'on void bien qu'il est accablé de la foule des choses qui sont à reprendre. Mais quelle apparence que le pere de l'horloger soit boulanger, & que sa mere soit la maistresse d'un coche?

PHILENE.

Page 161.

De reproches hargneux sans cesse t'affliger.

Quelle epithete de *hargneux* pour *reproches?* On dit bien *un homme hargneux*, *un esprit hargneux*, *& une humeur hargneuse* : mais cela ne se dit point des paroles ny des reproches.

DORANTE.

Reproches hargneux, cela est ridicule. C'est ne sçavoir pas parler.

PHILENE.

Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit
Sa servante Alizon la ratrape & la suit.

Cette transposition ne se peut souffrir. Il falloit mettre, *sa servante Alison*, avant *accourant.*

DORANTE.

C'est faire des vers d'une pitoyable maniere.

PHILENE.

PHILENE.

Cependant c'eſt le Docteur des Poëtes.

Page 162.

Il attache une ſcie en forme de carquois.

Une ſcie a pluſtoſt la forme d'un arc, que d'un carquois.

DORANTE.

Il eſt vray; & i'ay veu en quelque lieu.

La ſcie en forme d'arc, d'un cry continuel,
D'un naturel entrant, & mordant, & cruel,
Montroit un rang de dents, long ſuplice des arbres.

PHILENE.

Ie ſçay de qui ſont ces vers. Mais ſuivons, car il faut achever.

Page 163.

Soufle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre.

Phraſe admirable, *ſouffler la fatigue*; & *ſouffler la guerre* ne vaut pas mieux.

DORANTE.

On peut dire de luy qu'il nous conte mots nouveaux.

PHILENE.

Page 165. Chant troiſiéme. Voicy une admirable fiction. La Nuit apparemment eſtoit favorable à ceux qui vouloient tirer le Lutrin de la Sacriſtie, pour le replacer dans le chœur; cependant elle eſt repreſentée icy comme ennemie de leur entrepriſe, & va, par une merveilleuſe invention, prendre un hibou, pour le placer dans le Lutrin, afin qu'il fit peur à ceux qui le devoient enlever.

DORANTE.

Puis que l'Autheur aime tant les Divinitez Payennes, & particulierement Minerve, il devoit luy faire

porter dans le Lutrin, le hibou, qui eſt ſon oiſeau.

PHILENE.

Page 169. *La Deeſſe guerriere.*
De ſon pié trace en l'air un ſillon de lumiere.

La Diſcorde devoit pluſtoſt remplir tout de tenebres, que tracer en l'air un ſillon de lumiere. Puis il fait un grand honneur à M. le Prince, de le comparer à la Diſcorde. *C'eſt ainſi grand Condé, &c.*

DORANTE.

Cela meriteroit correction.

PHILENE.

Page 171. Chant quatriéme.
Tous ſes vallets tremblans quittent la plume oiſeuſe.

Il eut eſté auſſi bon de mettre *la plume oyſonneuſe*; car on la tire des oyſons, & il a voulu marquer que ces vallets couchoient ſur la plume.

Page 173.
Ah! pluſtoſt qu'un moment cét affront m'obſcurciſſe.

Galimatias. Il faut deviner qu'il veut dire, *pluſtoſt que ce Lutrin m'obſcurciſſe*. Mais de dire, *pluſtoſt que cét affront m'obſcurciſſe*, il n'y avoit qu'un ſi grand Poëte capable d'une telle hardieſſe.

DORANTE.

Mais ces hardieſſes ne ſont produites que par l'embarras d'un eſprit qui ne ſçait pas mieux s'exprimer.

Page 176.
Ainſi lors que tout preſt à briſer cent murailles,
LOVIS la foudre en main abandonnant Verſailles.

Il falloit mettre *Louis* devant *tout preſt*: autrement la tranſpoſition de *Louis* qui vient aprés, n'eſt pas ſupportable. Il falloit dire.
Ainſi lors que Louis, pour briſer cent murailles.

Mais *briser cent murailles*, ne vaut rien, n'en deplaise à sa qualité de Docteur. Puis considerez l'honneur qu'il fait au Roy, de le comparer à Girot vallet du Chantre, qui avec la cresselle en main va reveiller les Chanoines endormis. Ainsi Louis au retour du printemps réveille les Guerriers.

DORANTE.

Il ne se peut rien adiouter à ce beau parallelle de Loüis avec le valet Girot. Et voilà ce que c'est que de vouloir faire des comparaisons, quand on ne sçait pas l'art d'en faire de nobles, & de iustes, qui honorent la personne que l'on veut louër, & qui ne l'offensent pas.

PHILENE.

En la mesme page 179.

Quand le premier rompant ce silence profond.

Méchante cesure. *Quant le premier rompant.*

DORANTE.

On ne sçauroit assez admirer comment il manque si souvent à la cesure, ayant donné une loy qui deffend d'y manquer: car tout son Recueïl en est plein de fausses. Il y a de l'apparence qu'il ne sent pas quand il y manque.

DAMON.

Nul de ses amis ne luy parle de ces fautes, parce que nous ne les sentons pas.

PHILENE.

Il a toutefois quelques amis qui ont du goust pour les vers, s'il les donnoit à lire. Mais la voix qui tonne les empesche de iuger.

Page 177.

Qui possede Abely, qni sçait tout Raconis,

Et mesme entend, dit-on, le Latin d'Akempis.

Pitoyables rimes de *Raconis* & *d'Akempis.*

Mais voicy ce qui est bien pire que pitoyable, d'avoir osé dans une Satyre ridicule se mocquer du Latin d'Akempis, qui est tres intelligible, & qui est tout composé des passages de l'Evangile, selon la traduction Latine vulgate, dont le Latin est pur, bien qu'il ne soit pas Ciceronien.

DORANTE.

Ie m'étonne comment dans une piece toute comique & satyrique, sa fureur de médire l'a emporté iusques à parler avec mépris du livre que l'on appelle le *Livre d'or*, qui est celuy de *l'Imitation de Iesus Christ*; de ce livre qui est en si grande estime & veneration par tout le Christianisme, & qui aprés le Nouveau Testament tient le premier rang parmy les livres de nostre Religion. Falloit il que ce divin livre tombast sous la fureur d'un Satyrique?

PHILENE.

C'est une rage qui n'eut iamais de pareille. Mais suivons.

Ce coup part, i'en suis seur d'une main Ianseniste.

Quelle hardiesse encore, de parler du nom de *Janseniste*, aprés que le Roy a deffendu si expressement de parler iamais de ce nom, ny de l'écrire? & pourquoy dire en suite.

Arnaud cét heretique ardent à nous détruire.

Et encore ce vers.

Que chacun prenne en main le moëlleux Abely.

Parce que M. Abely Evesque de Rhodés a fait un livre intitulé *Medulla Theologica.* Tout cela est dit en raillerie contre les Chanoines qu'il introduit, & qu'il

veut rendre ridicules, comme peut-estre avant esté contraires aux sentimens de M Arnaud, à qui il a dedié une Epistre toute à sa loüange. Mais comment ose-t'il réveiller ces debats, que le Roy a voulu assoupir avec tant de bonté & de sagesse: & pourquoy faire dire encore par un Chanoine qui veut abbatre le Lutrin.

Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve:
J'abbas ce qui me nuit par tout où je me trouve.

Qu'avoit à faire le nom de M. Arnaud dans cette querelle pour le Lutrin? Car il n'y en a là aucun suiet. Mais ce n'est que pour obliger M. Arnaud, & tous ses amis, & voulant rendre ridicules tous ceux qui leur ont esté contraires.

DORANTE.

Il a voulu leur faire connoistre le grand bonheur qu'ils ont d'avoir pour eux un si grand Poëte.

PHILENE.

Achevons cette lecture. Car nous n'aurons que ce qu'il nous faut de jour, pour retourner à Paris.

DORANTE

La Lune va se lever dans un moment; & nous ne manquerons pas de lumiere

PHILENE.

Il reste peu à lire. Voicy ce qui suit.

La masse est emportée, & ses ais arrachez
Sont aux yeux des mortels chez le Chantre cachez,

On voit par ces derniers vers, que ce n'est icy que la moitié de l'ouvrage; puis que la victoire du Prelat, & de l'Horloger, qui est le Heros du Poëme Heroïque, doit en faire la catastrophe. Le Poëte n'en a vou-

lu donner que ces quatre chants, ayant dit en la preface de son Lutrin, qu'il eust bien voulu donner au public cette piece achevée, *mais*, dit-il, *des raisons tres-secretes, & dont le Lecteur trouvera bon que ie ne l'instruise pas, m'en ont empesché.* Et l'Autheur trouvera bon aussi que l'on croye, que ses seules raisons tres-secretes, sont qu'il n'a pû achever cét ouvrage; n'estant pas capable de faire iamais un corps qui ait toutes ses parties, ny de faire une conclusion.

DORANTE.

Ie croy qu'il en a touché la veritable raison.

PHILENE.

Remarques sur la traduction du Traité de Longin.

Il ne reste plus à examiner, que sa traduction du traité du sublime: mais parce que c'est de la prose, & que l'on n'a eu dessein que d'examiner ses vers, il faut seulement admirer la belle pensée qu'il a euë, sçachant bien qu'il n'a que le genie de la Satyre, qui est le plus bas de la Poësie, qu'il se feroit estimer un genie sublime, en donnant la traduction d'un traicté du sublime. Chacun iugera mieux de son élevation par ses Poësies, que par son traité du sublime, dont il faut seulement voir quelques vers qu'il mesle dans sa prose, en traduisant ceux d'Homere, ou de quelques autres Poëtes Grecs. Voicy de ses premiers vers page 17.

Pour déthroner les Dieux de leur vaste ambition,
Entreprit d'entasser Osse sur Pelion.

Il a cru que ce premier vers pourroit passer sous

l'ombre de sa reputation : mais il n'y a pas un Poëte, de tous ceux qu'il a voulu rendre ridicules, qui en ait iamais fait un si méchant, n'ayant fait le mot *ambition* que de trois syllabes, bien qu'il soit de quatre.

DAMON.

Ie sens bien que le dernier hemistiche ne vaut rien, estant de sept syllabes, & il n'en doit avoir que six. Quelqu'un de ses amis l'eut averty de refaire ce vers, comme ils luy en ont fait corriger plusieurs pour cette derniere impression ; mais il n'a lû cette traduction à un seul.

PHILENE.

Lisons les remarques. Il faut admirer encore cette belle façon de parler, *déthroner les Dieux de leur vaste ambition.* Il ne peut pas s'excuser sur les vers d'Homere, qui ne disent rien du tout de celà, & qui disent seulement parlant des Geants.

Ὄσσαν ἐπ᾽ Ὀλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ᾽ ὄσσῃ,
Πήλιον εἰνοσίφυλλον, ἵν᾽ οὐρανὸς ἀμβατὸς εἴη.

C'est à dire.

Oserent sur Olympe, en leur rebellion,
Porter le haut Ossa, sur Ossa Pelion,
Pour s'élever aux Cieux.

Car il faut dire *Ossa*, & non *Osse* ; comme on dit le *Mont Oeta, le mont Ida, le mont Sina*, & non pas *Oete, Ide, & Sine.* Nostre Poëte si fier, devoit traduire, *porter Ossa sur Olympe, & Pelion sur Ossa* ; mais il n'a pû fourrer dans son vers le mot Olympe, au lieu duquel il a mis un vers entier de galimathias,

Pour déthroner les Dieux de leur vaste ambition.

DORANTE.

C'est n'avoir pas la force de traduire les vers d'Ho-

mere, rapportez par Longin, ou n'en avoir entendu qu'une partie. Toutes ces remarques sont équitables.

PHILENE.

Page 19.

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Void du haut d'une tour d'espace dans les airs,
Autant des immortels les chevaux intrepides
En franchissent d'un saut.

Pourquoy mettre dans ses vers, *du haut d'une tour*, puis que cela n'est pas dans son texte Grec, & qu'il y a seulement, assis sur un lieu élevé regardant vers la mer; & que cela se contrarie, & est superflu, de dire *du haut d'une tour*, aprés avoir dit, *assis aux rivages des mers*; Il y a dans le texte Grec

Ὅσσον δ' ἠεροειδὲς ἀνὴρ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν,
Ἥμενος ἐν σκοπιῇ, λεύσσων ἐπὶ οἴνοπα πόντον,
Τόσσον ἐπιθρώσκουσι θεῶν ὑψαύχενες ἵπποι.

C'est à dire.

Autant que peut un homme en regardant la mer,
Sur un rocher assis, voir l'espace dans l'air,
Les coursiers immortels autant d'un sault en passent.

Page 20. il dit

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son thrône, il pâlit, il s'écrie.
Il a peur que ce Dieu, dans cét affreux seiour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le iour.
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne fasse voir du Stix la rive desolée,
Ne decouvre aux vivans cét Empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint mesme des Dieux.

Que de choses qui ne sont point dans le texte Grec, par incapacité de serrer le sens. Il y a seulement.

Ἔδδεισεν, δ' ὑπένερθεν ἄναξ ἐνέρων Ἀϊδωνεύς.
Δείσας δ' ἐκ θρόνου ἆλτο καὶ ἴαχε μή οἱ ἔπειτα
Γαῖαν ἀναῤῥήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
Οἰκία ὃ θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείν,
Σμερδαλὲ εὐρώεντα τά τε στυγέουσι θεοίπερ.

C'est à dire.

Pluton Roy des enfers de peur en fut attaint.
De son thrône il s'elance, il crie, il tremble, il craint
Que du coup de Neptune une large ouverture
Ne découvre l'horreur de sa demeure obscure,
Des mortels redoutée, & qu'abhorrent les Dieux.

Mais la difficulté de ne mettre dans le vers que ce qu'il faut, fait qu'un Poëte qui n'a pas la force de presser le sens, y ioint des vers entiers, qui ne sont que des chevilles pour faire tenir le reste, & pour rimer à ce qui a esté dit, ou à ce qui doit estre dit en suite. On peut aider au vers par quelque mot adiouté, mais on ne doit pas y ioindre des sens qui ne sont pas dans le texte. Car ne le faisant pas, ou ne pouvant pas le faire, on se fait voir Escolier, & bien bas, en mesme temps que l'on veut se faire le Maistre, & bien haut, par un traité du sublime.

Mais dans cette page 20. Il faut remarquer en passant la rare prudence du Traducteur, qui aprés avoir dit en son Art Poëtique.

Page 130.

Homere n'entend pas la noble fiction.

Se mocquant d'un de nos amis qui dans son traité des Poëtes Grecs, Latins, & François, avoit marqué quantité de ridicules inventions ou fictions d'Homere; maintenant il en produit luy-mesme de tres-pauvres, aprés avoir allegué des vers d'Homere de l'Ilia-

de liv. 10. où il parle d'un grand renversement de la nature, *où l s choses mortelles & immortelles*, dit Longin, *tout enfin combattoit avec les Dieux, & il n'y avoit rien dans la nature qui ne fust en danger : mais il faut prendre*, dit-il, *toutes ces pensées dans un sens allegorique, autrement elles ont ie ne sçay quoy d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la maiesté des Dieux.* Mais quel Lecteur pense à excuser Homere sur le sens allegorique, quand les choses sont ridiculement exposées? *Et pour moy*, poursuit Longin, *lors que ie voy dans Homere les playes, les ligues, les suplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux, de ces hommes qui furent au siege de Troye; & qu'au contraire des Dieux mesmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition: car à l'egard de nous, quand nous sommes mal-heureux, au moins avons nous la mort, qui est comme un port asseuré pour sortir de nos miseres : au lieu qu'en representant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais eternellement miserables.*

DORANTE

Il ne devoit pas alleguer ces pauvres fictions d'Homere, aprés avoir blamé l'Autheur du traité des Poëtes, d'avoir marqué plusieurs de ses ridicules inventions.

PHILENE *poursuit.*

Page 22. du traité de Longin, parlant encore d'Homere. *Mais*, dit-il, *je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibly dans son Odyssée, où il fait voir que c'est le propre d'un grand esprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de se plaire aux contes & aux*

fables, &c. page 24. *A tous propos il s'égare en des imaginations & des fables incroyables... Les esprits plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit commence à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du Sac ou Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulysse changez en pourceaux.* Virgile a fait une absurdité toute contraire, faisant changer des vaisseaux en Nymphes de la mer. Mais on s'est accoutumé à souffrir ces grandes inepties dans les anciens, dont la diction a eu de la grandeur. *Et de toutes ces absurditez*, poursuit Longin, *qu'il conte des amans de Penelope... En effet toute cette description est proprement une espece de Comedie.* Voilà comment ce Rheteur ancien parle des pauvres fictions d'Homere. Cependant parce que dans *le Traité des Poëtes*, on en a remarqué quantité d'autres bien plus ridicules encore, les petits Poëtes envieux, qui ne sçavent ce que c'est que fiction, accusent de presomption ceux qui ont eu assez de goust pour distinguer ce que les anciens ont de bon, d'avec ce qu'ils ont de defecteux.

DORANTE.

Il y a suiet de blâmer le peu de iugement de celuy qui ne se souvenoit pas de ces deffauts d'Homere, qu'il avoit veus & traduits de Longin, quand il a accusé un Poëte de n'avoir pas approuvé toutes les fictions d'Homere.

PHILENE.

Achevons· page 27.

Et les bras étendus, les entrailles emeuës
Ils font souvent aux Dieux des prieres perduës.

Méchantes rimes, *emuës* & *perduës*.

Page 57.

Que quiconque osera s'écarter à mes yeux

il devoit dire *s'écarter de mes yeux*, Mais il y a dans le Grec *quiconque ira ailleurs qu'aux vaisseaux ie le tueray.*

Page 58. *Y viens tu de la part de cette troupe avare.*

Autre méchante cesure, & basse façon de parler en vers, *y viens-tu de la part.*

Page 88. *Le mesme iour qui met un homme libre aux fers.*

Méchante cesure, & pauvre vers.

DAMON.

Nul de ses amis n'a iamais cru qu'il fit tant de méchans vers.

PHILENE *lit.*

Aprés avoir fait voir tant de fautes de iugement, & de diction, tant d'ignorances pueriles, par deffaut de connoistre le monde, & de sçavoir comment on doit parler, soit aux Princes, soit des Princes, soit de toutes les autres choses dont ceux qui se meslent de faire des vers doivent écrire avec iustesse & delicatesse; & aprés avoir admiré comment ses Auditeurs, étourdis par la voix, avoient pris tant de pauvretez & de miseres pour des merveilles, sans y avoir trouvé une seule deffectuosité, & sans luy avoir iamais refusé leurs applaudissemens; on luy peut dire les mesmes vers qu'il a faits pour d'autres, page 135.

Ne vous enyvrez point des éloges flateurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces reduits prompts à crier, merveille.
Tel escrit recité se soutint à l'oreille,
Qui dans l'Impression au grand iour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard penetrant.

Mais il faut estre Maistre, pour sçavoir bien iuger des fautes: un petit éclair d'esprit qui paroist, éblouït l'Auditeur, & quelquefois mesme le Lecteur, qui dans son éblouïssement laisse passer quantité de deffauts, & les louë autant que ce qui luy a paru éclatant, par manque de finesse de goust. Mais il y a peu d'esprits assez forts, pour ne se pas laisser éblouïr par des éclats qui surprennent, qui passent, & qui font passer le reste, s'il est deffectueux.

DORANTE.

Il est vray qu'il semble n'avoir fait ces vers que pour luy mesme; & il se les appliquera mieux quand il aura veu tous ces bons avis qu'on luy donne.

PHILENE.

Finissons par la derniere des remarques.

Bien que l'on n'ait pas voulu examiner cette traduction entiere, reservant à en parler quelque iour, il est impossible de ne pas remarquer le peu de iugement du Traducteur, d'avoir osé faire presenter au Roy ce traité, & de n'avoir pas consideré son dernier Chapitre, qui a pour titre *Des causes de la decadence des esprits*, & qui traite pourquoy il ne se trouvoit plus d'esprits qui s'élevassent fort haut dans le sublime, comme Homere pour la Poësie, & Demosthene pour l'éloquence; & il dit que *c'est le gouvernement populaire, qui nourrit & forme les grands genies; & qu'il n'y a rien qui éleve davantage l'ame des grands hommes, que la liberté, ny qui excite & réveille plûs puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de se voir élevé au dessus des autres. Aioutez que les prix qui se proposent dans les republiques, aiguisent & achevent de polir l'esprit, &c.*

Mais nous continuë t'il, *qui avons appris à souffrir le ioug d'une domination legitime, qui avons esté comme envelopez par les coûtumes & les façons de faire de la Monarchie... & qui n'avons iamais gouté de cette vive & feconde source de l'eloquence, ie veux dire de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs... Car un esprit abbatu & comme domté par l'accoutumence au ioug, n'oseroit plus s'enhardir à rien : tout ce qu'il avoit de vigueur s'evapore de soy-mesme, & il demeure tousiours comme en prison.* Où est le iugement de cét homme, de rapporter la cause de la decadence des esprits à l'Etat Monarchique, & la cause de l'élevation des esprits à la liberté, à l'Etat Populaire, & aux prix que les Republiques proposoient ; puis que vivant sous un bon & sage Roy, nous iouïssons bien plus de la liberté, que les peuples n'en iouïssoient dans leurs assemblées tumultueuses, & si suiettes aux seditions ; & que le Roy fait plus de bien aux personnes de merite, que toutes les Republiques ensemble n'en proposerent & n'en donnerent iamais. Et il faut luy demander si la consideration du Roy luy a osté l'ardeur de s'élever au dessus de tous les Poëtes. Virgile & Horace furent bien plus riches par les bien-faits de l'Empereur Auguste, que ne furent iamais ny Demosthene, ny Homere, ny Hesiode, ny Pindare, ny Sophocle, ny tous les autres Poëtes Grecs ensemble. Et il n'y a rien qui éleve tant au sublime, que les frequentes actions Heroïques d'un grand Roy, & que ses vertus, qui sont bien plus grandes que ne furent iamais celles des Areopagites, ny celles des Ephores. Il se seroit bien passé de rapporter à la Monarchie les

causes de la decadence des esprits, & des foiblesses du sien; & d'esperer son élevation par cette seule traduction du traité du sublime On en fera voir plus à loisir les deffauts, & que souvent il n'en a pas entendu, ou le Grec, ou le sens.

On fera voir aussi un autre recüeil, aussi grosque celuy-cy (qui n'a esté fait qu'à la haste) de toutes les autres fautes, pour le sens, pour la langue, & pour les vers, afin de luy faire sçavoir qu'il doit s'instruire, avant que de vouloir enseigner les autres.

DORANTE.

Puis que c'est icy la fin des Remarques, il ne nous reste, avant que de nous separer, qu'à iuger en gros de tous ces iugemens qui ont esté faits de son livre Ie connoissois assez la pluspart de ses deffauts, mais difficilement eussions nous pû les croire si grands, ny en si grande quantité, que nous les avons veus icy.

DAMON.

I'en suis le plus surpris de nous trois; car bien que ie me fusse rendu au suiet du Poëme Heroïque, dont vous m'avez fait connoistre, la beauté & la grandeur, qui ne seront pas détruites par ses fausses maximes; toutefois i'estois encore prevenu de l'estime que plusieurs faisoient avec moy de ses Satyres, & de ses autres œuvres; & iamais ie n'eusse pensé que l'on eust pû me faire voir la moindre partie de tant de fautes de sens, de genie, & de vers.

PHILENE.

Il y a long-temps que ie le connois tel qu'il est. Ie l'ay oüy quelquefois raisonner sur des ouvrages de Poësie dont il falloit iuger; comme de quelques pieces de

theatre, ou d'autres. Et ie le voyois parler avec un ton de Maiſtre, mais avec un iugement d'Eſcolier. Ie l'ay trouvé ſans gouſt, & ſans diſcernement pour les choſes les plus fines & les plus delicates, & s'attachant à loüer ce qui eſtoit le plus bas. I'admirois avec quelle aſſeurance il avoit oſé écrire que la Satyre luy *inſpira dés quinze ans la haine d'un ſot livre*, puis qu'en l'âge où il eſt il n'a pû encore connoiſtre & corriger tant de fautes du ſien.

DORANTE.

Enfin il eſt tombé en bonne mains, ayant oſé attaquer ceux qui pouvoient bien ſe deffendre, à qui toutefois il n'a pû reprocher ny un vers foible ou mal fait, ny un defaut de ſens. Mais ie ne puis aſſez admirer comment il a pû avoir tant d'approbateurs.

PHILENE.

Il n'eſt pas difficile d'en dire les raiſons, dont la premiere a eſté ſon artifice de lire hardiment en divers lieux, & de mandier des ſuffrages long-temps avant que de faire imprimer: C'eſt ce que ne font point les grands genies, qui expoſent en ſecret leurs ouvrages à la lecture des bons Iuges; Comme Horace qui ſe contentoit de peu de Lecteurs qui fuſſent de bon gouſt. La ſeconde a eſté la médiſance qui eſtoit le ſuiet de ſes Satyres, laquelle plaiſt d'abbord à tous, & qui eſtant bien receuë, engage en ſuite les eſprits à ſoutenir l'approbation qu'ils luy ont donnée. La troiſiéme a eſté d'avoir fait valoir la grande peine qu'il avoit à faire des vers, pour faire iuger de leur excellence par la grandeur de ſa difficulté à les faire: au lieu que cette difficulté ne venoit que de manque de genie: car c'eſt

le

le genie qui rend les choſes faciles ; Et la quatriéme raiſon a eſté que la pluſpart de ceux qui l'écoutoient, ont confondu l'eſprit d'Horace & d'autres, avec le ſien, & ont pris comme venant de ſa ſource, tout ce qu'il prononçoit, & dont il recevoit la loüange comme ſi elle luy eut appartenu ; n'ayant pas de genie pour en meriter par luy-meſme ; & eſtant reduit à aller ſervilement aux emprunts de tous coſtez, pour reveſtir ſa miſere. Il ſçait ce qu'Horace ſon Maiſtre a dit de tels emprunteurs, les comparant à la corneille d'Eſope dépoüillée par les oiſeaux, chacun luy ayant redemandé la plume qu'il luy avoit preſtée.

Moveat cornicula riſum
Furtivis nudata coloribus,

C'eſt à dire.

La corneille fut bien raillée,
Des plumes eſtant dépoüillée.

DORANTE.

Ie ſçay qu'un ſçavant qui a du loiſir, fera un recüeil auſſi gros que le ſien de tout ce qu'il a pris des Poëtes Anciens ; outre celuy que l'on doit faire des fautes qui ont eſté oubliées dans ces Remarques.

DAMON.

Cela pourra nous divertir encore quelque iour. Ie ſeray bien aiſe d'apprendre quelquefois avec vous à me détromper, & à raffiner mon gouſt. Il eſt tard ; & il y a long-temps que le carroſſe nous attend.

PHILENE.

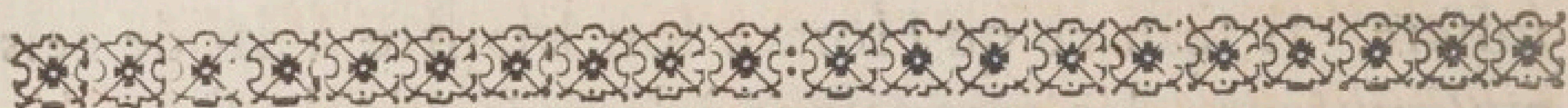
La lune eſt dé-ia levée, & eſt ſans nuages. Voſtre Cocher ny vos chevaux n'auront pas beſoin de flambeau.

DAMON.

Adieu Philene. Ie me ſens plus libre & plus leger en montant dans ce carroſſe, que ie n'eſtois en arrivant.

DORANTE.

Cela vient de ce que tu és déchargé des chaines de la prevention, qui ſont bien lourdes, meſme à qui ne les ſent pas.



DIALOGUE VII.

DESP... L'OMBRE DE MOLIERE.

DESP...

QVE voy-je? eſt-ce un fantoſme?

MOLIERE.

Ouy, tu revois Moliere.

DESP..

Quoy? tu reviens, amy, joüir de la lumiere?

MOLIERE.

As-tu dans ta retraite aſſez fait de ſejour?

DESP...

Dans les murs de Paris me voicy de retour.

MOLIERE.

Tu craignois que l'encens, pour ta Muſe imprimée,
Ne te fiſt tout à coup étouffer de fumée.
Mais tu dois reprimer le plaiſir que tu ſens.
Tu vas plus recevoir de honte que d'encens.

DESP...

Quoy? ne me vois-tu pas tout rayonnant de gloire?

MOLIERE.

De ta gloire passée étouffe la memoire.
Mille qui t'encensoient ne t'encenseront plus.
Car le Roy des Lutins, que tu nommes Phebus,
Te mande que ton livre a gasté ton mystere.
L'organe de ta voix t'estoit seul necessaire.
Par elle tu regnois parmy les ignorans:
Ton Recüeil t'a placé dans le plus bas des rangs.
Il dit qu'en tes reduits, par des tons effroyables,
Tu battois seurement l'ennemy de ses fables.
Que tu l'as en public follement attaqué:
Que pensant te mocquer, seul tu seras mocqué.

DESP...

Quoy? devois-je endurer sa forte raillerie,
Lors que du Dieu du Rhin j'inventay la furie,
S'opposant à l'effort de mon Prince indomté.

MOLIERE.

Pourquoy mesler la fable avec la verité?
Tu sçais qu'on ne croit plus des Dieux si ridicules.
Les esprits ne sont plus si foux, ny si credules.
De LOVIS, c'est par trop ternir les actions,
Que d'y mesler ainsi les folles fictions.

DESP...

Faute d'invention la Fable & la Satyre
Servent pour divertir tous ceux qui veulent rire.

MOLIERE.

Mais un ſolide eſprit trouve bien peu charmant
Tout ce qui ſur le vray n'a pas ſon fondement.

DESP...

A qui manque de veine, eſt-ce peu de prudence
Que de charmer le monde avec la médiſance?
Car c'eſt dans le Palais ce qui ſe vend le mieux.
Il eſt bien plus de foux que d'hommes ſerieux.
Barbin pour mon livret me rend trois mille livres,
Et ne donneroit rien du plus docte des livres.
Je ſors touſiours à jeun des applaudiſſemens,
Mais trois cens loüis d'or donnent des alimens.
Quoy que l'invention brille dans l'Heroïque,
Vn livre qui médit vaut bien plus en boutique.

MOLIERE.

Ceux que ta voix trompoit ne ſeront plus trompez,
Quand à lire en repos ils ſeront occupez.
Le ton fort, ſans eſprit, facilement impoſe.
Dire un nom te ſuffit, ſans en dire autre choſe.
Sçais tu blâmer un vers? Iamais d'un ſeul deffaut
Tu ne ſceus accuſer les œuvres de Quinaut:
Mais en doctes leçons une veine fertile
Dé-ja de tes deffauts a marqué plus de mille.
Tu devois en mon Art m'imiter un peu mieux.
I'ay ſceu plaire en mon temps aux plus judicieux.
Ie ne nommois aucun, mais par des caracteres
Ie peignois les tableaux des ſottiſes vulgaires.

La generale idée estoit mon seul soutien.
Les choses disent tout, les noms ne disent rien.
Mais pour un caractere il faut sçavoir le peindre :
Et nul, quoy que bien peint, n'a sujet de se plaindre.
Icy, sans te nommer ie vay peindre le tien.
Es-tu Turc, es-tu Maure, Idolatre, ou Chrestien?
On voit que sans raison tu fais tout personnage,
Tantost le serieux, tantost le badinage.
Pour sçavoir bien piller, tu te crois bien sçavant.
La rime ou la raison te manque bien souvent.
En galimathias ta Muse est trop feconde.
Tu crois, déchirant l'un, plaire au reste du monde.
Par boutade souvent tu fais d'assez bons vers,
Parlant du grand LOVIS, l'honneur de l'Vnivers.
Mais pourrois-tu chanter sa conqueste fameuse,
Si du Rhin tu n'offrois la barbe limonneuse?
Que peux-tu sans Satyre? & pourrois-tu jamais
Sans la plaisanterie entrer dans les grands faits?
Aprés cinquante vers ton Pegase recule.
Tu te sauves soudain dans ton faux ridicule.
Trouvant un nom biZarre, un Vurts bien à propos,
L'haleine te manquant, tu reprens du repos.
Tu tombes aussi-tost sans forces, sans figures;
La fausse rime vient, les méchantes cesures.
Un apprentif en vers, instruit depuis deux ans,
Jamais ne mit au jour des vers si mal plaisans.
Cependant ton esprit ne sentant pas ses fautes,
S'estime triomphant des Muses les plus hautes.

Tu crois qu'à ta fureur tout le monde est soumis.
Tu crois que dans les vers tout te sera permis:
Tu veux qu'insolemment ta verve s'authorise
Pour offenser la Cour, le Parlement, l'Eglise,
La vertu, la raison, sans respect & sans choix,
Les lieux Saints, les Prelats, les finances, les loix.
Mais un seul te renverse au fonds d'un precipice.
Rien pour t'en retirer ne te sera propice.
Qui donc trouveras-tu qui deffende tes vers?
Pourras-tu corriger tout les sens de travers?
Oseras-tu tout seul entrer dans la bataille,
Armé d'un conte faux de quelque huitre à l'écaille?
Crois-tu que ton esprit ne te manquera pas,
Ayant si peu de force, avec un cœur si bas?
Vn ingrat comme toy n'eut iamais de courage.
Ton humeur satyrique est plustost une rage.
Cœur lâche qui poursuis les vivans & les morts,
Tu m'adorois vivant, maintenant quand je dors
Tu me lances les traits d'une aspre calomnie:
Du titre de bouffon tu noircis mon genie.
Autrefois à genoux, forcé de m'estimer,
Tu t'addressois à moy pour t'apprendre à rimer.
Tu m'appellois alors ton juge, ton arbitre,
Rare & fameux esprit, c'est le front de l'Epitre.
Si tost que ie suis mort, tu pretens me braver,
Et sur moy, me blamant, tu penses t'élever.
Mais de nos deux talens, on sçait la difference.
Vn bel Art fut le mien, le tien la médisance.

Tu viens de faire voir ton cœur noble & bien haut.
On te fit un festin pour embrasser Quinaut.
Tous deux en vrais amis vous fistes bonne chere.
Luy que le Ciel forma liberal & sincere,
Bien-tost en son logis te fit un grand repas:
Mais aprés peu de jours il ne t'en souvint pas.
Avec les gens d'honneur comment oses-tu vivre,
L'ayant tout de nouveau renoircy dans ton livre?
Quel orgueil d'attaquer ceux qui nous ont appris
L'art de charmer le goust des plus nobles esprits?
Tu frapes Saint-Amand des traits de ta malice:
Sa Rome Ridicule est un si beau caprice.
Devois-tu me traiter de plat & de bouffon,
Et t'elever plus haut que l'Autheur du Typhon?
Iamais de nos esprits tu n'auras la finesse,
Le plaisant sans fascher, la grace, la souplesse.
Tu ne fais que dresser un roole de Rimeurs:
Tu cottes par leurs noms Libraires, Imprimeurs:
Sur les mots du Palais tu fais de pauvres gloses.
Ceux qui sçavent la Cour, ne sçavent point ces choses.
Et quand tu fais aux Rois parler leurs confidens,
Tu les fais discourir en foux, en impudens.
Dans les vers enfantez de ta seche cervelle
La rime & le bon sens souvent sont en querelle;
Et ton authorité, sans ordre & sans compas,
Les force à s'embrasser, s'ils ne s'embrassent pas.
Superbe, parle donc, oseras-tu paroistre,
Quand ton livre imprimé t'a si bien fait connoistre?

Va te cacher encor : fuy, retourne à tes champs.
Donner des coups de lime à tes vers si méchans.
Hé quoy ? tu ne dis mot ? Ta voix si magnifique
Abandonne à ce coup ta veine Satyrique.
Mais je veux me vanger en diverses façons.
Je reviendray souvent te donner des leçons :
Tu verras, pour punir tes fureurs ordinaires,
Vn Docteur Escolier dans les Visionnaires.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 25. Juillet 1674. signé NOBLET, il est permis à CLAUDE AUDINET, Imprimeur-Libraire à Paris, d'Imprimer un Livre intitulé : *La Deffense de la Poësie Heroïque :* & ce pendant le temps de dix années, à commencer du jour que ledit livre sera achevé d'Imprimer pour la premiere fois, & deffenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'Imprimer, vendre & debiter ledit livre sans le consentement de l'Exposant, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres damande, & de tous despens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilege.

Et ledit Sieur Audinet a associé à son droit de Privilege, Jacques le Gras, Nicolas le Gras, & Augustin Besoigne, tous Marchands Libraires à Paris, pour en joüir conjointement suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté le 11. Aoust 1674. Signé,
THIERRY, Sindic.

Achevé d'Imprimer pour la premiere fois le 18. Aoust 1674.

